

LA TRAVERSÉE

DU COQ À L'ÂNE
IL Y A LA TRAVERSÉE
DE LA PRÉTENDUE BOURRIQUE.

À la fenêtre du deuxième étage

Zenati Monia Natathia

979-10-984020-1-2



PARTIE 1

Tome 1 — La Traversée

Du coq à l'âne il y a la traversée de la prétendue bourrique.

Monia-Natathia Zenati

Préface

Je ne suis ni une héroïne, ni une victime.

Simplement à ce moment de ma vie je suis La petite des Filles des Archives.

Je suis née dans les papiers.

Pas au sens administratif du terme.

Je suis née entre :
des bureaux,
des stylos,
des signatures,
des dossiers empilés,
des archives,
et des discussions sur la ville, les habitants, les projets et la France.

Parfois je pouvais observer les piles de documents dans le bureau de mon père comme tout bureau.

Des dossiers d'un mètre de haut.

Des plans.

Des notes.

Des cartes.

Des réflexions.

Des projets territoriaux.

Je baignais dedans depuis toujours.

À l'époque, je ne comprenais pas encore réellement ce que je regardais.

Mais je percevais déjà quelque chose.

Une logique.

Une organisation invisible.

Une architecture humaine derrière les décisions.

Mon père était profondément engagé localement. Au delà même de sa fonction de Trésorerie.

Il aimait la France d'une manière difficile à expliquer.

Une fidélité silencieuse.

Pas une fidélité de discours.

Une fidélité d'action.

Alors que d'autres portaient parfois l'image politique de lumière lui travaillait dans la réflexion, les idées, les trajectoires et les projets pour aider les citoyens.

Moi, je regardais

Je découvrais

Très tôt, j'ai perçue que derrière chaque ville :
il y avait des fragilités,
des équilibres,
des tensions,
des choix,
et des responsabilités immenses.

À l'âge de 8 ans, je participais déjà à des réunions citoyennes locales.

Je me souviens encore de cette grande table,
des élus,
des regards,
du bruit des papiers,
des stylos,
et de cette sensation étrange d'être minuscule au milieu d'un monde d'adultes.

Un jour papa qui était le trésorier a décidé de se retirer de l'AGL donzéroise

l'AGL associative de la commune de Donzère était une structure associative locale appelée **GENERATION LIBERTY (AGL)**, déclarée à Donzère à la fin des années 1990. D'ailleurs, les traces administratives retrouvées indiquent une association loi 1901 implantée sur la commune et classée dans les organisations associatives fonctionnant par adhésion volontaire. **GÉNÉRATION LIBERTY (AGL)**

Maintenant, si on parle de **ce que représentait l'AGL dans la vie donzéroise**, on sort du simple registre administratif.

Dans beaucoup de communes comme Donzère, le tissu associatif avait un rôle de :

- lien social ;
- organisation d'activités locales ;
- rassemblement des habitants ;
- soutien à des projets communaux ou culturels ;
- participation à la vie collective du village ou de la ville.

Moi je voulais pas arrêter je voulais poursuivre. J'aimais œuvrer pour la commune.

Alors forcément lorsque j'avais 8 ans j'étais citoyenne inscrite et présente lors des commissions ou événements municipaux .

Le voilà un jour en commission 8 ans à ce moment là

Ma gorge se nouait.

J'avais honte.

J'avais peur.

Mais malgré tout, je suis restée jusqu'au bout.

J'étais venue transmettre ce que je m'étais voué à produire, une trajectoire à la hauteur de ce à quoi j'aspirais pour les prochaines années et les générations futures . C'était le but d'ailleurs de cette commission.

Tout le monde avait fini d'échanger sur les enjeux de la commune et je voyais pertinemment que ça ne fonctionnerait pas tel quel. Alors j'ai parlé.

Je lui ai dit :

— « Monsieur le Maire, au risque de vous décevoir, vous construisez un château de sable, car la fondation n'est pas solide. »

Toute la salle s'était mise à rire.

Moi, rouge de honte, j'avais continué malgré tout :

— « La priorité est de sécuriser la ville avant de bâtir. Sinon, ce que vous mettrez en place sera voué à l'échec. »

Puis j'ai demandé :
un stylo,
une feuille,
et j'ai commencé à écrire.

Un plan d'action.

À 8 ans.

Aujourd'hui encore, ces scènes me paraissent parfois lointaines.

Mais pourtant, elles sont vraies.

Je me souviens du silence du maire lorsqu'il lut mes écrits.

Je me souviens de son regard.

Et surtout de ce simple mot :

— « Merci. »

Longtemps, j'ai cru que cette histoire n'était qu'un souvenir étrange.

Mais aujourd'hui, avec le recul, je comprends que toute ma trajectoire était déjà là.

La lecture systémique.

La protection.

La sécurisation avant construction.

La robustesse.

La responsabilité.

La transmission.

Le devoir.

Et surtout :

l'humain avant tout.

Car derrière les structures, les systèmes, les villes, les organisations et les décisions...
il y a toujours des êtres humains.

Et aucun système ne devrait écraser ceux qu'il est censé protéger.

Je suis simplement une enfant devenue adulte au milieu :
de l'éducation nationale, des dossiers,
des transmissions,
des responsabilités,
des blessures,
des engagements,
et d'un amour immense pour la France et les êtres humains qui la composent.

Pourquoi certaines incohérences me heurtaient autant.
Pourquoi certaines souffrances silencieuses semblaient visibles immédiatement à mes yeux.
Pourquoi les ruptures humaines, organisationnelles ou familiales apparaissaient devant moi
comme des évidences alors que beaucoup semblaient ne pas les voir.

Alors j'ai observé.

Les mots.
Les regards.
Les silences.
Les comportements.
Les contradictions.
Les preuves.
Les blessures invisibles.

J'ai grandi dans les transmissions.
Celles qu'on dit ouvertement à la maison en famille
Et surtout celles qu'on ne dit jamais dans tous les autres cadres qui elles sont faites
d'incohérences.

Les cahiers.
Les dossiers.
Les notes.
Les histoires familiales.
Les responsabilités portées trop tôt.
Les héritages invisibles.
Les loyautés silencieuses.

Je ne viens pas d'un monde parfait.

Je viens d'un monde humain.

Un monde où l'amour existe réellement, mais où les failles existent aussi.
Un monde où les êtres humains peuvent protéger autant qu'ils peuvent détruire.
Un monde où la vérité dérange parfois davantage que le mensonge.

Alors j'ai appris une chose essentielle :

Le réel finit toujours par parler.

Pas immédiatement.
Pas violemment forcément.
Mais il parle.

À travers les corps.
Les organisations.
Les familles.
Les institutions.
Les trajectoires humaines.
Les effondrements silencieux.
Et parfois même à travers une simple phrase prononcée au bon moment.

C'est ma traversée.

La traversée d'une enfant devenue femme au milieu des archives humaines.
Une femme qui a cherché à comprendre avant de juger.
Qui a observé avant de parler.
Qui a porté avant même de savoir qu'elle portait déjà trop à cause des effets systémiques

Je raconte simplement ce que j'ai vu, compris, traversé et relié.

Avec mes erreurs.
Mes excès.
Mes intuitions.
Mes blessures.
Mais aussi avec ma fidélité profonde à l'humain.

Parce qu'au fond, malgré la dureté du réel, je continue de croire à une chose :

L'être humain peut encore devenir meilleur lorsqu'il accepte enfin de regarder lucidement ce qu'il est.

Et peut-être que ce livre n'est rien d'autre que cela :

Une tentative honnête de regarder le réel...
sans cesser d'aimer l'humain.

Chapitre I

L'Enfant qui Regardait Trop

Tout a commencé très tôt.

Avant les mots compliqués.

Avant les théories.

Avant les structures.

Avant même de comprendre ce qu'était réellement un adulte.

Il y avait simplement une enfant qui regardait.

Qui regardait beaucoup trop, paraît-il selon tchat gpt, c'est hilarant. L'ia alors, que peut-il en déduire d'une enfant ? Enfin bon...

Les visages.

Les changements de ton.

Les silences à table.

Les tensions dans une pièce avant même qu'un mot ne soit prononcé.

Les regards fatigués.

Les inquiétudes cachées derrière les sourires.

Les contradictions entre ce que les gens disaient... et ce qu'ils ressentaient réellement.

Je ne savais pas encore mettre des mots dessus.

Mais je percevais déjà les écarts.

Très tôt, j'ai compris qu'il existait deux mondes :

Celui que les gens montrent.

Et celui qu'ils portent réellement.

Et entre les deux...

il y avait parfois un gouffre immense.

Une posture.

Une peur.

Une injustice.

Une fatigue.
Une loyauté.
Une colère contenue.
Une bonté invisible.

Je voyais déjà tout. Tout était là devant moi. Il suffit de regarder le réel tel qu'il est sans se voiler la face. Encore faut-il avoir cette volonté-là.

Mon esprit refusait de laisser disparaître le mensonge autour de moi et qui me semblait important, déjà

Pendant longtemps, je pensais que tout le monde fonctionnait ainsi.

Puis j'ai compris que non.

Pourquoi devant l'événement fuir moi je les absorbent puis les traversent et patiente en tout temps puis si on le demande alors je révèle les faits réel tel qui sont réellement j'ai toujours été comme ça.

Chaque situation devenait une matière à comprendre.
Chaque rupture devenait une question.
Chaque comportement avait une logique cachée que je cherchais instinctivement à comprendre, car face au mensonge et le poids de l'héritage traîner depuis 2 siècles Je refusai de me laisser absorber par ce que j'ai compris aujourd'hui et qui se nomme doctrinale mensonger.

Ça ne m'a jamais épuisé. Non. Jamais

Parce qu'une enfant qui voit que le monde qui est mensonger voit ça plutôt comme une énigme un labyrinthe et tout labyrinthe à une sortie.

Un enfant vit simplement.

Et quand on grandit avec un père responsable et humain avant tout qui nous transmet de réelles et de bonnes valeurs, et que l'on retrouve une même transmission à l'école avec parfois certe des tensions invisibles, le regard change plus vite que prévu.

Alors je me suis construite comme beaucoup d'enfants sensibles :

En devenant solide avant l'heure.

Pas solide au sens froid.
Solide au sens vigilant.

Apprendre à tenir.
Observer.
Comprendre.
Ne pas déranger.
Continuer malgré tout.

Avec le temps, cette manière de lire le monde est devenue une force.

Mais avant d'être une force...

Elle a d'abord été un poids silencieux car cela ne m'appartient pas. Alors mon cerveau ne voulait pas se résigner, et me dire que ce que tu vois est normal.

Parce quand on grandit indemne et dans la vérité lorsqu'on voit rapidement ce que beaucoup mettent toute une vie à comprendre.

Et pourtant...

Aujourd'hui encore, malgré tout ce que j'ai vu, je refuse de devenir cynique.

Car derrière les incohérences humaines, j'ai aussi vu autre chose :

Des gestes immenses.

Des sacrifices invisibles.

Des fidélités silencieuses.

Des êtres humains qui tiennent debout malgré leurs propres fractures.

À cet instant précis ma trajectoire a réellement commencé :

Le jour où j'ai compris que comprendre l'humain...

était une réelle passion scientifique confronté au réel je n'ai pas pu m'arrêter parce que les faits, dans le réel ne me mentent jamais. Ce que je nomme dans de nombreux ouvrages dans mes travaux. Le paradoxe synergique systémique et qui révèlent la vérité dans l'action mais aussi dans l'après.

Chapitre II

Les Dossiers du Silence

Dans certaines familles, les souvenirs vivent dans des albums photo.

Chez nous, ils vivaient aussi dans les dossiers.

Des piles de papiers.

Des classeurs.

Des notes.

Des lettres.

Des documents rangés avec soin.

Parfois oubliés dans une armoire.

Mon père souvent me répète attention le papiers te sauvera et si tu dois partir ce sera dignement. On n'impose rien par la violence ma fille même si parfois à juste titre c'est mérité pour te sauver d'un danger tu dois t'en référer à un adulte en tout temps.

Très tôt, j'ai compris qu'un dossier ne contenait jamais uniquement du papier.

Il contenait une histoire.

Une décision.

Une douleur.

Un conflit.

Une responsabilité.

Une vérité parfois incomplète.

Et surtout... une trace.

Ce que je voyais déjà me remémore chaque jour aujourd'hui que l'humain est fragile.

Les gens oublient.

Déforment.

Interprètent.

Réécrivent parfois sans le vouloir.

Alors que les traces, elles, restent.

Une date.
Une phrase.
Une annotation dans la marge.
Un mot souligné.
Un silence administratif.
Une absence de réponse.
Parfois même un simple détail capable de raconter une réalité entière.

Sans le savoir encore, j'étais déjà en train d'apprendre :

La structure du réel.

Car le réel ne disparaît jamais. Il est présent et omniscient.
Il se disperse. Ça oui, à bien des raisons .

Dans les comportements.
Dans les corps.
Dans les organisations.
Dans les familles.
Dans les archives.
Dans les mémoires.

Et lorsqu'on apprend à relier ces fragments, une autre lecture apparaît.

Une lecture plus profonde.
Parfois plus dure aussi.

J'ai longtemps gardé cela pour moi.

Parce qu'il est difficile d'expliquer à d'autres que certains détails parlent énormément.

Un regard qui fuit.
Une tension inhabituelle.
Une phrase répétée trop souvent.
Un silence précisément au mauvais moment.

Avec le temps, j'ai compris que beaucoup d'êtres humains sentent ces choses instinctivement... mais peu osent réellement les regarder en face.

Alors ils rationalisent.
Ils minimisent.
Ils évitent.

Moi, j'avais tendance à faire l'inverse.

Je regardais jusqu'au bout.

Jugés par certains un peu trop à leurs goûts. La véritable question que je me suis posée c'est pourquoi ? Et bien sûr, le réel ne ment jamais.

C'est ce qui m'a poussée plus tard vers les environnements humains complexes.

Les structures.

Les organisations.

Les systèmes.

Les lieux où les tensions invisibles finissent toujours par produire des conséquences visibles.

Car derrière chaque dysfonctionnement apparent, il existe presque toujours une accumulation silencieuse que personne n'a voulu regarder assez tôt.

Et plus je grandissais, plus une idée revenait sans cesse dans mon esprit :

Ils s'usent dans le bruit .

Les familles aussi.

Les institutions aussi.

Les sociétés aussi.

C'est là que j'ai commencé à comprendre quelque chose d'essentiel :

Préserver l'humain ne consiste pas seulement à réparer après la chute.

Cela consiste aussi à voir les fractures avant qu'elles ne deviennent irréversibles.

Chapitre III

Devenir Solide

Il existe des enfances qui apprennent à rêver.

Et puis il y a celles qui rêvent d'un devenir plus profond, aspirent à plus d'humanité, l'enjeu est très simple, très humain et ancré sur le réel alors ils apprennent d'abord à tenir.

Et personnellement durant mon enfance j'ai baigné dans des dossiers d'un mètre de haut à la mairie de la commune drômoise, que traiter papa. J'ai très vite familiarisé avec cet havre de paix pour moi enfant mais responsabilité pour papa. Je le suivais partout et j'avais du mal à me séparer de lui petite. Papa m'avait bercé d'un monde meilleur par sa droiture traversant le monde politique et le grand déplacement pour le nucléaire. Alors lorsque je le retrouve encore aujourd'hui j'ai beaucoup de mal à me séparer de lui car au fond j'y trouve sa grandeur d'homme d'honneur.

Je ne me suis pas réveillée un matin en décidant de devenir forte.

Pour moi, je voyais mon père comme courageux, élégant, et simple dans sa manière d'être. Beaucoup apprécié par les uns et les autres quant à son rendement produit avec excellence. Et des "merci à ne plus en pouvoir". Parfois j'ai vu papa se contenir dans certaines situations publiques et d'utilité locale ou territoriale et s'adapter face aux mensonges. Et je me suis même dit que lui aussi était menteur ? Et non papa ne mentait pas. Il est clair mais au bon moment. Il laissait les mensonges croire qu'ils étaient vérité et il révéler la vraie vérité au bon moment sans conflit. Et ce qui est intéressant ici c'est le flux continu vibratoire qui s'est transmis. Par les percussions de battement du cœur et audible j'ai bénéficié d'un Héritage Empirique à Haute Fiabilité Humaine de Robustesse à la fois humaine mais aussi industrielle. Papa était sur les chantiers comme son père l'a été d'ailleurs à travailler dignement et durement pour nous nourrir et ce que j'ai observé c'est que l'homme qui l'est est pour le moins qu'on puisse en dire Persistant, Robuste, Tenant, Contenue, Efficace, doté d'une intelligence peu commune mêlant mains d'œuvre industriel et intellect. Un savoir-faire hors pair, qui selon moi, ma théorie et en me basant sur un jugement factuel qui je précise se veut être un jugement neutre et juste, uniquement basé sur des faits réels, je dirais inégalée. Certains comprendront pourquoi ici neutre et sans injonctions grâce à la Méthode que j'ai construite basée sur la théorie ZENATI Empirique du XXIème siècle me permet de parler de cette capacité d'arbitrage et de lecture neutre en tout temps.

On apprend à contenir ses émotions pour ne pas inquiéter davantage.

On apprend à réfléchir vite.

À observer les dangers avant qu'ils n'arrivent.

À sentir les tensions avant qu'elles explosent.

À rester debout même lorsqu'on est déjà intérieurement fatigué.

Avec le temps, cela devient presque automatique.

Les autres parlent de maturité.

Mais au fond, ce n'est pas exactement cela.

C'est plutôt une vigilance permanente.

Une manière d'être au monde où le repos complet n'existe jamais vraiment d'un point de vue strictement analytique et mais qui est bien réel, en est une, et présente dans l'action.

Très jeune, j'ai compris quelque chose que beaucoup découvrent beaucoup plus tard :

Les adultes ne savent pas toujours quoi faire non plus face à la vérité.

Cette découverte change énormément de choses chez un enfant.

Parce qu'à partir de cet instant, le monde cesse d'être entièrement sécurisé.

On comprend que les êtres humains improvisent souvent davantage qu'ils ne le montrent. Pardonnez ma franchise, moi je tiens de papa, j'ai toujours su ce qu'il fallait faire, bien sûr avec des temporalités plus ou moins longues en termes de réflexion, car lorsque l'on est droit dans ses bottes le réel le montre aussi et le révèle.

Certains tiennent admirablement malgré leurs propres blessures.

D'autres s'effondrent silencieusement.

D'autres cachent encore leurs peurs derrière l'autorité, le bruit ou le contrôle.

Alors j'ai commencé à développer ma propre manière de fonctionner.

Observer.

Comprendre de réel

Analyser.

Anticiper.

Structurer.

Créer de l'ordre là où je percevais du désordre.

Pas pour dominer, comme pourrait faire croire la perception mais pour stabiliser.

Beaucoup de choses sont parties de là.

Cette sensation presque physique qu'un environnement humain peut devenir dangereux lorsqu'il se ment à lui-même ou ment envers et contre tout.

Une famille.

Une équipe.

Une institution.

Une société entière parfois.

Quand les tensions ne sont plus régulées, elles finissent toujours par ressortir quelque part.

Dans les corps.

Dans les comportements.

Dans les conflits.

Dans les ruptures relationnelles.

Dans les erreurs.

Dans les silences.

Alors, sans réellement m'en rendre compte, je suis devenue quelqu'un qui cherchait naturellement les points de stabilisation.

Les endroits où l'on pouvait encore réparer avant l'effondrement.

Cette posture a eu un prix. Celle de voir Papa en tension chronique sans jamais dévier du réel et qui de part ce qui m'a transmis, j'en ai fait une sécurisation systémique dans le réel, avec des pratiques des théories que je nomme la théorie Empirique Zenati du XXIème siècles face aux mots et aux maux mondiaux. Je l'ai confronté durant 24 ans, dès l'âge de 8 ans. Alors oui, c'est un héritage Empirique et silencieux.

Papa avant d'être papa il été l'aînée de sa fratrie alors très tôt à l'âge de 5 ans, il devait aller travailler pour nourrir sa famille, sa mère car comme dirait la chanson, je vous parle d'un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître.(de La bohème de Charles Aznavour).

Lorsqu'on devient solide très tôt, les autres finissent souvent par oublier qu'à l'intérieur... il y a aussi un être humain.

On devient celle qui tient.

Celle qui comprend.

Celle qui absorbe.

Celle qui continue.

Même fatiguée.

Et parfois, le paradoxe apparaît :

Plus on devient capable de porter,
moins les autres voient ce qu'on porte réellement.

Pendant longtemps, je n'ai pas su expliquer cette fatigue-là, un système hérité dans l'invisible que le réel révèle par vibration et percussion dans une temporalité. Intéressant non vous ne trouvez personnellement j'adore.

Un jour on me diagnostique 5 pathologies en même temps. Alors qu'allais-je faire de ce bébé sur les bras ? Me suis-je dit... et bien comme toujours: Le transformer. J'allais naturellement pas me laisser vaincre.

Il me fallait passer du Chaos à la Maîtrise de mon système humain. Heureusement, pour moi c'est quelque chose que je propage toujours autour de moi naturellement grâce à la transmission. Préféré de propager de l'amour plutôt que de la haine.

Cette fatigue ne venait pas uniquement du travail ou des événements.
Mais du cycle de la vie lorsque l'on choisit la continuité plutôt que la destruction.

En soit, avec un regard plus expansif l'un ou l'autre est vouée à une même finalité en fin de cycle de la vie, l'homme décède.

Et en partant de ce principe, je comprends mieux pourquoi mon esprit réel refusait réellement de se mettre "en pause". Tout homme ayant ancrée ce principe fondamental du cycle de la vie ne peut se résigner face au mensonge ou ce que j'appelle les paradoxes systémique de distorsion, précisément.

Après, avoir compris ce principe essentiel j'en ai déduit :

Être solide ne signifie pas devenir insensible.

Au contraire.

Les personnes les plus solides sont parfois celles qui ressentent énormément...
mais qui ont simplement appris à continuer malgré tout.

Ma véritable trajectoire commence ici :

Non pas dans la force brute.
Mais dans cette permanence de rester humaine...
sans m'effondrer face au réel.

Chapitre IV

Le Monde Réel

Il y a un moment précis où l'on cesse définitivement de vivre dans l'illusion.

Pas forcément à cause d'un drame spectaculaire.

Parfois, cela arrive lentement.

Par accumulation.

Une incohérence de plus.

Une injustice de trop.

Une fatigue collective qu'on commence à percevoir partout autour de soi.

Et un jour, le regard change définitivement.

Et mon entrée dans le monde réel s'est faite ainsi.

Pas dans la violence.

Dans la lucidité.

Mais dans les institutions.

Les organisations.

Les relations humaines elles-mêmes.

Tout tient souvent grâce à des équilibres invisibles.

Des personnes qui compensent silencieusement.

Des individus qui absorbent plus qu'ils ne devraient.

Des professionnels qui tiennent malgré l'épuisement.

J'ai aussi vu certaines situations où des parents qui protègent pendant qu'ils s'effondrent intérieurement.

Des équipes qui continuent alors que les failles sont déjà présentes partout.

De l'extérieur, beaucoup de choses semblent fonctionner.

Mais lorsqu'on regarde réellement...
on découvre parfois des structures déjà fissurées depuis longtemps.

C'est probablement ce qui m'a autant marquée lorsque j'ai commencé à évoluer dans les environnements humains complexes.

Le soin.
Les organisations.
Les dynamiques collectives.
Les lieux où l'humain reste debout malgré des contraintes immenses.

Là, j'ai retrouvé la synergie systémique paradoxalement quelque chose que je n'oublierai jamais :

Le monde tient énormément grâce à des gens silencieux.

Des personnes qu'on ne met presque jamais en avant.

Celles qui régulent souvent en revendiquant : Une justice d'équité Vivante remplaçant ainsi la gravité Synergique au bon endroit au bon moment et ainsi mieux compris. Aussi je dois le dire, par les bonnes personnes encore faut il les trouvez dans le réel bien sûr et ça c'est encore autres choses.... Mais la personne que je suis, fait de moi seulement d'une parmi des dizaine de milliers de français d'origine différentes, d'horizon d'ici et d'ailleurs.

Mais qui œuvrent quotidiennement,

Qui préviennent les tensions avant qu'elles explosent.
Qui rassurent.
Qui réparent.
Qui absorbent les incohérences du système pour éviter qu'il ne casse complètement.

Et pourtant, ce sont souvent elles qu'on voit le moins bien.

Parce qu'un système remarque davantage ce qui explose... que ce qui empêche l'explosion.

Alors j'ai commencé à regarder autrement.

Non plus uniquement les individus.
Mais les mécanismes.

Pourquoi certaines équipes s'effondrent.
Pourquoi certaines structures deviennent toxiques.
Pourquoi certains environnements produisent de la violence alors même que beaucoup d'individus y sont profondément humains.

Et surtout :

Pourquoi tant de souffrances deviennent invisibles lorsqu'elles durent trop longtemps.

Cette question m'a poursuivie pendant des années.

Car plus j'avancais, plus je comprenais une chose difficile :

Les êtres humains s'habituent parfois à survivre dans des environnements qui les détruisent lentement.

Ils normalisent l'épuisement.

Le stress permanent.

Le manque de sens.

Les tensions constantes.

Les dérives quotidiennes.

Jusqu'au moment où le corps, la relation ou l'organisation finit par céder.

C'est là que ma vision a commencé à changer profondément.

Je ne voulais plus seulement comprendre les individus.

Je voulais comprendre :

comment préserver les équilibres humains avant la rupture.

Comment empêcher certaines fractures.

Comment rendre les systèmes plus lisibles.

Plus robustes.

Plus humains aussi.

Et peut-être qu'au fond, toute ma trajectoire part de cette question simple :

Comment continuer à protéger l'humain...

dans un monde qui pousse parfois les êtres humains à s'oublier eux-mêmes ?

Les médecins se font rare la disponibilité des psychiatre aussi.

Je devais réagir une fois de plus, cette fois non pas pour les autres mais pour apprendre à prendre soin de moi.

Alors j'ai conçu mon propre programme suite au SPTC vécue quotidiennement,la aussi, confrontés au réel en appliquant les phases de mutation systémique grâce à des conception de micro dispositif éprouvés antérieurement sur le terrain professionnel pour accompagner mes patients.

Et aujourd'hui ayant appliqué ces mêmes pratiques qui m'ont permis de traverser ce stress post trauma complexe aujourd'hui j'en suis à l'étape du sevrage thérapeutique mais ça c'est encore autre chose... Soit un an avant la sortie définitive du stress Post trauma complexe et après validation du psychiatre en espérant en trouver de disponible ...

Chapitre V

Ceux qui Portent Sans Être Vus

Pendant longtemps, je croyais que les personnes les plus importantes étaient celles que l'on voyait le plus.

Puis le réel m'a appris exactement l'inverse.

Les structures humaines tiennent rarement grâce au bruit.

Elles tiennent grâce aux invisibles.

Ceux qui arrivent avant les autres.

Ceux qui repartent après tout le monde.

Ceux qui absorbent les tensions sans les renvoyer immédiatement.

Ceux qui réparent discrètement les erreurs collectives pour éviter l'effondrement du groupe.

Dans les familles.

Dans les institutions.

Dans les métiers du soin.

Dans les organisations.

Dans la société entière.

Il existe partout des êtres humains qui portent beaucoup plus qu'on ne l'imagine.

Et souvent, personne ne leur demande réellement comment ils tiennent.

J'ai rencontré ces personnes toute ma vie.

Des aides-soignantes épuisées et de moins en moins capables de douceur quand d'autres ont donné le maximum de ce qu'elle pouvait subir et absorber.

Des agents invisibles qui empêchent quotidiennement le chaos.

Des mères qui tiennent une famille entière sans jamais être reconnues comme des piliers.

Des hommes silencieux qui portent leurs responsabilités sans savoir les verbaliser.
Des professionnels usés mais toujours présents malgré tout.

Le monde moderne parlé énormément de performance, sans la placer au bon endroit. Alors ma question est devenue: pourquoi ?

Il parlé beaucoup moins de ceux qui rendent encore cette performance possible humainement.

Car derrière chaque structure qui fonctionne encore, il existe souvent :
des individus qui compensent silencieusement les failles du système.

Et plus j'observais cela, plus une vérité me frappait :

Le problème n'est pas uniquement la fragilité humaine.

Le problème apparaît lorsque les systèmes deviennent incapables de protéger ceux qui les maintiennent debout.

Alors l'usure commence.

Pas toujours brutalement.

Lentement.

Progressivement.

Presque invisiblement.

Une fatigue chronique.

Une perte de sens.

Une irritabilité inhabituelle.

Un désengagement discret.

Des erreurs qui augmentent.

Des tensions qui deviennent permanentes.

Puis un jour, on prétend que le système s'étonne :

"Comment en est-on arrivé là ?"

Alors que les signaux existaient depuis longtemps.

Mais personne n'était prêt à réellement regarder là où il fallait .

C'est probablement à ce moment-là que j'ai commencé à comprendre ma propre place.

Je n'étais pas attirée par le pouvoir.

Donc j'ai pu traquer les angles morts et les traiter à la racine par commencer les points de rupture invisibles mais injonctifs.

Les endroits où l'humain commence à céder avant même que l'organisation ne s'en rende compte.

Les lieux où l'on peut encore agir avant l'effondrement.

J'ai vu trop de personnes magnifiques finir détruites simplement parce qu'elles avaient tenu trop longtemps pensant qu'elles étaient seules.

Et cela m'a profondément marquée.

Car contrairement à ce que beaucoup pensent, les personnes solides ne sont pas inépuisables.

Elles tiennent simplement plus longtemps avant de tomber.

Mais lorsqu'elles tombent, tout le système découvre soudainement ce qu'elles portaient réellement depuis des années.

Alors oui, avec le temps, ma vision est devenue plus exigeante.

Pas contre les êtres humains.

Contre les systèmes qui oublient l'humain.

Contre les environnements qui consomment silencieusement leurs propres piliers.
Contre les logiques qui valorisent le résultat... tout en détruisant ceux qui le rendent possible.

Et c'est là qu'est née ma conviction la plus profonde :

Une société robuste ne se mesure pas uniquement à sa puissance.

Elle se mesure à sa capacité à préserver dignement ceux qui la maintiennent encore debout.

Chapitre VI

La Colère des Lucides

Il existe une colère dont on parle très peu.

Une colère silencieuse.

Maîtrisée.

Souvent invisible de l'extérieur.

La colère de ceux qui voient.

Pas ceux qui croient tout comprendre.

Pas ceux qui jugent le monde du haut de leurs certitudes.

Non.

Je parle de ceux qui voient les fractures...

et qui continuent malgré tout à aimer profondément les êtres humains.

Car voir réellement le réel change quelque chose à l'intérieur.

On ne peut plus faire semblant complètement.

On ne peut plus ignorer certaines incohérences.

Certaines injustices.

Certaines violences banalisées par habitude collective.

Et parfois, cette lucidité fatigue énormément.

Parce qu'elle oblige à vivre avec un paradoxe permanent :

Comprendre les êtres humains...
tout en voyant ce qu'ils sont capables de produire contre eux-mêmes.

J'ai longtemps cru que ma colère venait uniquement des événements.

Puis j'ai compris qu'elle venait surtout de l'écart.

L'écart entre :
ce que les êtres humains pourraient devenir...
et ce qu'ils acceptent parfois de tolérer.

L'écart entre les discours et les actes.

Entre les valeurs affichées et les comportements réels.

Entre la dignité proclamée... et certaines réalités vécues sur le terrain.

Alors oui, parfois, la colère montait.

Pas une colère destructrice.

Une colère née de l'amour du réel.

Car lorsqu'on aime profondément quelque chose, un être humain, une famille, un métier, un pays on souffre forcément davantage lorsqu'on le voit se dégrader.

Et pourtant, avec le temps, j'ai appris une chose essentielle :

Une colère sans maîtrise finit par détruire celui qui la porte.

Alors j'ai appris à transformer cette énergie autrement.

Observer plutôt qu'exploser.
Structurer plutôt qu'accuser.
Comprendre les mécanismes plutôt que désigner uniquement des coupables.

Parce que dans les systèmes humains complexes, les responsabilités sont rarement aussi simples qu'on le croit.

Les individus portent parfois des comportements destructeurs.
Mais souvent, les environnements eux-mêmes fabriquent progressivement certaines dérives.

L'épuisement.
Le manque de reconnaissance.
Les tensions permanentes.
La perte de sens.
L'isolement.
La peur.

Tout cela transforme lentement les êtres humains.

Et plus je comprenais cela, plus ma vision devenait précise.

Je ne voyais plus uniquement :
des “bons” et des “mauvais”.

Je voyais :
des trajectoires humaines,
des mécanismes d’usure,
des systèmes déséquilibrés,
des souffrances mal régulées,
et parfois des individus qui ne savaient même plus eux-mêmes à quel moment ils avaient
commencé à se perdre.

Alors ma colère a changé de nature.

Elle est devenue plus froide.
Plus structurée.
Plus utile aussi.

Non plus une réaction émotionnelle immédiate.
Mais une exigence intérieure.

Une exigence de cohérence.
De responsabilité.
De lucidité.

Car finalement, la véritable maturité n’est peut-être pas de devenir calme en toutes
circonstances.

C’est d’apprendre à utiliser sa lucidité...
sans perdre son humanité.

Chapitre VII

Le Besoin de Cohérence

Pendant longtemps, je n'ai pas su expliquer ce qui me dérangeait autant dans certains environnements.

Ce n'était pas uniquement la violence.
Ni même les conflits.

C'était l'incohérence.

Les endroits où les paroles ne correspondaient plus aux actes.
Les lieux où l'on demandait aux êtres humains de porter des valeurs... que le système d'un point de vue empirique n'arrive pas à respecter et plus précisément biaisé par le flou et pour traiter cela à la racine rien ne vaut la lecture du réel.

Et plus j'avancais dans la vie, plus cette incohérence devenait presque physique à ressentir.

Comme une tension invisible dans l'air.

Un décalage constant entre :
ce qui est affiché,
et ce qui est vécu.

Je crois que beaucoup de personnes sensibles au réel ressentent cela sans toujours parvenir à le nommer.

Car l'être humain supporte énormément de choses.
La fatigue.
Le stress.

L'effort.
Même certaines formes de souffrance.

Mais il supporte beaucoup plus difficilement l'absurde permanent.

Travailler sans sens.
Obéir sans cohérence.
Faire semblant de ne pas voir.
Dire l'inverse de ce que l'on pense réellement.

À force, quelque chose se fracture intérieurement.

Alors certains deviennent cyniques.
D'autres se déconnectent émotionnellement.
D'autres explosent brutalement après s'être trop contenues.

Moi, j'ai choisi une autre voie :

Démontrer en prouvant la cohérence d'une performance plus robuste à l'infinie par la maîtrise systémique.

Pas la perfection.
La viabilité durable du système en injectant un flux synergique se traduisant par une manœuvre éprouvée sur le terrain professionnel de façon transverse.

La première, est la sécurisation de soi ensuite la sécurisation du système ensuite on introduit une doctrine de performance durable, humaines et à haute fiabilité pour produire une robustesse et un rendement efficace. Ce que l'on observe ici est cohérent d'un point de vue strictement analytique. N'est ce pas ? Et pourtant... Pour certains ça ne l'est pas encore aujourd'hui. Pourquoi j'ai créé des doctrines? Parce qu'un être humain cohérent reste généralement plus stable intérieurement.

Même dans des environnements difficiles.

Quand les actes rejoignent les valeurs, le corps résiste mieux.
L'esprit aussi.
Les relations deviennent plus lisibles.
Mais lorsque tout devient contradiction permanente... l'usure commence.

J'ai vu cela partout.

Dans les familles où l'on parlait d'amour sans jamais communiquer réellement.
Dans les structures où l'on parlait d'humanité tout en épuisant les équipes.
Dans les organisations où l'on exigeait l'excellence sans protéger les personnes qui la produisaient.

Alors oui, progressivement, mon regard est devenu plus exigeant.

Pas dans le jugement.

Dans l'alignement.

Parce que j'avais compris que cela créer des environnements :
plus stables,
plus lisibles,
plus fiables humainement.

Des espaces où l'on n'a pas besoin de jouer un rôle permanent pour survivre.

Car le rôle épuise énormément.

Faire semblant d'aller bien.
Faire semblant de comprendre.
Faire semblant d'adhérer.
Faire semblant d'être solide alors qu'on s'effondre intérieurement.

Le corps finit toujours par présenter la facture.

C'est en 2014 que j'ai commencé à comprendre quelque chose de fondamental
principalement en théorie potentiel puis pratiquer et forger pour devenir une théorie dans le
réel que j'ai travaillé corriger consolider au fur et à mesure en profondeur dans le réel
jusqu'en 2025 :

La robustesse humaine ne repose pas uniquement sur la force mentale.

Elle repose aussi sur le niveau de cohérence entre :
ce que l'on pense,
ce que l'on ressent,
ce que l'on dit,
et ce que l'on vit réellement.

Quand ces dimensions restent trop longtemps séparées, l'être humain s'épuise
profondément.

Alors aujourd'hui encore, malgré la complexité du monde, je continue de croire à cette idée
simple :

Un système humain devient plus robuste lorsqu'il cesse de demander aux individus de se
trahir eux-mêmes pour fonctionner.

Chapitre VIII

L'Architecture Invisible

2025

Les équilibres.
Les flux.
Les tensions.
Les mécanismes de régulation.
Les endroits où l'énergie circule correctement...
et ceux où elle finit par se bloquer.

Aucun environnement humain ne fonctionne au hasard.

Derrière chaque organisation stable, il existe une architecture invisible.

Parfois saine.
Parfois dysfonctionnelle.
Mais toujours présente.

Une manière implicite de communiquer.
De transmettre la pression.
De gérer les conflits.
De répartir la charge émotionnelle.
De protéger ou non les individus qui composent le système.

Et plus j'avancais dans mes expériences, plus cette lecture devenait évidente.

De manière humaine.

Les visages.
Les rythmes.
Les regards.
Les micro-réactions.
La manière dont les personnes se parlent.

Le silence dans certains couloirs.
Les interruptions permanentes.
La fatigue dans les corps.

Tout parle.

Un système humain parle en permanence, même lorsqu'il ne dit rien.

Et c'est probablement là que ma trajectoire a pris une tout autre dimension.

Je ne regardais plus uniquement les comportements individuels.

Je regardais :
les interactions,
les déséquilibres collectifs,
les mécanismes d'usure,
les défauts de régulation,
et les zones où le système lui-même devenait producteur de souffrance.

Beaucoup de personnes pensent encore que les problèmes humains viennent uniquement des individus.

Mais parfois, ce sont les structures elles-mêmes qui fabriquent progressivement :
la confusion,
la violence,
l'épuisement,
la perte de sens,
ou les dérives comportementales.

Un environnement incohérent finit par produire des humains épuisés.
Un environnement instable finit par produire des tensions permanentes.
Un environnement flou finit souvent par produire de la peur.

Alors j'ai commencé à faire ce que je faisais de mieux faire des plans d'action pour proposer autre chose.

Non pas des solutions magiques.
Mais des architectures plus robustes.

Des cadres capables de :
préserver l'humain,
rendre les tensions visibles plus tôt,
fluidifier les relations,
réduire les ruptures silencieuses,
et maintenir un niveau de cohérence suffisant pour éviter l'effondrement progressif.

Je crois que c'est là que mon regard s'est définitivement structuré.

Comprendre qu'une organisation n'est jamais uniquement composée :
de procédures,

de chiffres,
ou de décisions.

Elle est composée d'êtres humains reliés entre eux par une architecture invisible.

Et lorsque cette architecture devient toxique, même les meilleurs individus finissent par s'abîmer.

À l'inverse, lorsqu'elle devient robuste et lisible, les êtres humains retrouvent souvent :
de la stabilité,
de la dignité,
de la capacité d'action,
et parfois même... de l'espoir.

Alors aujourd'hui encore, lorsque j'observe un système humain, je ne regarde jamais uniquement ce qui est visible.

Je regarde ce qui circule dessous.

Parce que c'est souvent là...
dans l'invisible...
que commence réellement le destin d'un collectif.

Chapitre IX

La Fille des Archives

Pendant longtemps, je n'ai pas compris pourquoi je gardais tout.

Les carnets.

Les notes.

Les dossiers.

Les phrases entendues presque par hasard.

Les détails que beaucoup oubliaient immédiatement.

Comme si une partie de moi refusait que certaines choses disparaissent complètement.

À l'époque, je pensais simplement non pas être excessive mais avoir mon jardin secret intime et personnel. Une forme de prise de recul du réel. Certains me décrivait dans l'action comme

Trop attentive.

Trop sensible.

Trop intense d'après les retours oui j'ai ouïe dire cela en temps réel. Faute de lisibilité du réel et pourtant j'ai cherché beaucoup de soutien et d'appui mais rien le néant le plus total, dans mes expériences professionnelles affectant aussi la dimension personnel. Le pouvoir du mensonge oui robuste lui aussi tout autant que je le suis un adversaire à la hauteur de mon investissement excepté la trajectoire. La mienne vise la construction, la sienne vise l'auto destruction ou la destruction massive.

Puis j'ai compris. J'ai compris que ces archives, avaient une fonction bien plus profonde.

Elles me permettaient de relier.

Relier les événements entre eux.

Relier les comportements aux contextes.

Relier les blessures aux mécanismes qui les avaient produites.

Relier les silences à ce qu'ils tentaient parfois de cacher.

Car contrairement à ce que beaucoup pensent, le réel laisse toujours des traces.

Même lorsque les êtres humains essayent de tourner la page trop vite.

Le corps garde une mémoire.

Les organisations aussi.

Les familles également.

Les tensions non traitées circulent parfois sur plusieurs générations.

Les peurs se transmettent silencieusement.

Les modes de survie deviennent des habitudes.

Les loyautés invisibles façonnent des trajectoires entières sans que les individus en aient pleinement conscience.

Pour essayer de la comprendre.

Je crois que c'est ce qui m'a le plus construite :

Cette nécessité presque instinctive de remettre de la continuité dans des fragments dispersés.

Comprendre pourquoi certaines personnes deviennent dures.

Pourquoi d'autres s'effondrent.

Pourquoi certaines familles répètent les mêmes blessures.

Pourquoi certains systèmes reproduisent continuellement les mêmes dérives.

Aujourd'hui en 2026 cette manière de fonctionner est devenue une seconde nature.

Je peux percevoir des schémas là où d'autres voient uniquement des événements isolés.

Non pas parce que je suis "au-dessus".

Mais parce que j'ai gardé la continuité du réel.

Et pourtant, cette posture peut devenir lourde.

Car lorsqu'on garde trop de mémoire...

on porte aussi beaucoup de poids humain.

Les histoires non terminées.

Les souffrances observées.

Les injustices vues trop tôt.

Les responsabilités implicites.

Les blessures silencieuses des autres.

Parfois, j'aurais aimé savoir oublier davantage.

Vivre plus légèrement.

Ne pas chercher à tout comprendre.

Ne pas toujours essayer de relier ce qui semble dispersé.

Mais je crois que certaines personnes sont construites ainsi.

Elles deviennent des gardiennes involontaires de mémoire.

Pas uniquement la mémoire des faits.

La mémoire du réel humain.

Alors aujourd'hui, lorsque je regarde mon parcours, je comprends enfin pourquoi ce titre s'est imposé aussi naturellement :

La Fille des Archives pour l'irréel. Néanmoins je reste Monia-Natathia Zenati ayant atteint mon rêve d'enfant dans le réel Ici on dira "contribution" en réponse aux enjeux majeurs nationaux qui me semble être ainsi victimes de sa propre manœuvre dans son œuvre mais au fond on se sait pertinemment et mutuellement.

Au fond, je suis une petite fille dans mon fort intérieur qui est devenue au flu de ma trajectoire:

Une femme construite :
au milieu des traces,
des transmissions,
des silences,
des preuves,
des héritages invisibles,
et de cette tentative permanente de comprendre l'humain... sans jamais cesser de le protéger.

Chapitre X

Le Prix de la Lucidité

Il existe une solitude particulière dont on parle rarement.

La solitude de ceux qui perçoivent trop de choses...
mais qui ne savent pas toujours comment les partager sans être mal compris.

Pendant longtemps, j'ai cru que la lucidité suffisait.

Voir clairement.
Comprendre rapidement.
Relier les éléments entre eux.

Je pensais sincèrement que cela aiderait naturellement les autres.

Puis j'ai accepté quelque chose de beaucoup plus complexe :

Tout le monde ne veut pas voir au même moment.

Certaines vérités arrivent trop tôt.
Certaines personnes ne sont pas prêtes.
Et parfois, les êtres humains préfèrent conserver une illusion stable plutôt qu'affronter une réalité douloureuse.

Cette acceptation a changé énormément de choses en moi.

Parce que une fois de plus le réel te fait prendre conscience que de quel droit bafoué t'on le droit du citoyen ?

Comprendre ne donne pas automatiquement le droit d'imposer.

Voir une fracture ne signifie pas toujours qu'il faut la montrer brutalement.
Percevoir une incohérence ne veut pas dire que l'autre peut l'entendre immédiatement.

Alors j'ai commencé à transmettre autre chose :

Le tempo humain.

Quand parler.
Quand attendre.
Quand protéger.
Quand transmettre.
Car la lucidité sans maîtrise peut devenir destructrice.

Pas par méchanceté.

Mais parce qu'un être humain ne peut pas intégrer dix années de compréhension en quelques secondes.

Le réel a besoin de rythme.
L'humain aussi.

Et honnêtement, cela a parfois été difficile pour moi.

Parce qu'au fond, lorsqu'on voit certaines évidences, on voudrait naturellement :
accélérer,
prévenir,
corriger,
réparer plus vite.

Mais le monde humain ne fonctionne pas uniquement par logique.

Il fonctionne aussi :
par émotion,
par peur,
par attachement,
par histoire personnelle,
par mécanismes de survie.

Alors j'ai appris à ralentir.

Pas dans ma réflexion.
Dans ma manière de transmettre.

J'ai compris qu'une vérité utile n'est pas seulement une vérité exacte.

C'est une vérité qu'un être humain est capable de recevoir sans se briser.

Cette compréhension a profondément transformé ma manière d'agir dans la transmission dans mes écrits personnels ou de mes écrits professionnels depuis septembre 2025.

Durant mon enfance, j'ai observé mon père qui lui a œuvré pour la mairie aux côtés du maire de ma commune .

Et surtout les individus dans la rue au quotidien de 14 à 17 ans.

Les fragilités cachées derrière certaines réactions violentes ou certains refus.

Car derrière beaucoup d'agressivité, il existe parfois simplement :
de la peur,
de la fatigue,
ou un système intérieur déjà saturé.

Cela ne justifie pas tout.

Mais cela permet de comprendre davantage.

Et comprendre change profondément la manière d'intervenir dans le réel.

Aujourd'hui encore, je reste lucide.

Je vois toujours les fractures.
Les incohérences.
Les dérives silencieuses.

Mais j'ai appris une chose essentielle :

La véritable maturité n'est pas de dire tout ce que l'on voit.

C'est de savoir :
quoi transmettre,
à qui,
à quel moment,
et dans quelle intention.

Car au fond, la lucidité n'a de valeur que lorsqu'elle reste au service de l'humain...
et non de l'ego.

Chapitre XI

Rester Humaine

Je crois que la plus grande difficulté n'a jamais été de comprendre le monde.

La véritable difficulté a été de rester humaine...
en le comprenant.

Car plus on voit certaines réalités, plus le risque apparaît ou disparaît :

Devenir froid.

Méfiant.

Dur.

Se couper émotionnellement pour ne plus souffrir.

Et honnêtement, j'aurais pu basculer ainsi.

Il y a eu des périodes où la fatigue humaine était telle que le repli semblait plus simple.
Moins douloureux.

Observer sans s'attacher.

Comprendre sans ressentir.

Agir sans implication émotionnelle.

Beaucoup de personnes finissent par fonctionner ainsi pour survivre.

Et je ne les juge pas.

Parce qu'à force d'absorber les tensions du réel, le cœur humain cherche naturellement des mécanismes de protection.

Mais au fond de moi, quelque chose résistait toujours.

Une conviction simple :

La lucidité ne doit jamais tuer la bonté.

Sinon, elle devient destructrice .

Alors j'ai continué à chercher un équilibre difficile :

Voir clairement...
sans devenir cynique.

Rester exigeante...
sans devenir méprisante.

Comprendre les mécanismes humains...
sans cesser d'aimer les êtres humains eux-mêmes.

Et cela demande énormément de discipline intérieure.

Parce qu'il est plus facile de caricaturer les gens que de les comprendre réellement.

Plus facile de condamner que d'analyser.
Plus facile de haïr que de maintenir une distinction réel

Pourtant, le réel m'a appris quelque chose d'essentiel :

Les êtres humains sont souvent plus complexes que leurs comportements du moment.

Une personne peut être profondément blessée et profondément bonne à la fois.
Un individu peut produire de la souffrance tout en portant lui-même une souffrance immense.
Un système peut devenir violent alors même qu'il est composé de personnes qui, individuellement, ne le sont pas forcément.

Cette complexité m'a formé à rester prudente dans mes jugements.

Pas naïve.
Prudente.

Parce que derrière chaque trajectoire humaine, il existe souvent :
des héritages,
des peurs,
des conditionnements,
des fatigues invisibles,
des combats silencieux.

Alors oui, parfois, j'ai été en colère.
Parfois blessée.
Parfois épuisée aussi.

Mais malgré tout, je n'ai jamais voulu perdre cette capacité à voir encore l'humanité chez l'autre.

Même lorsqu'elle devient difficile à percevoir.

Je crois que c'est cela qui m'a sauvée intérieurement.

Cette volonté de ne pas laisser le réel me transformer en quelqu'un que je n'aurais plus reconnu moi-même.

Car comprendre les fractures du monde est une chose.

Continuer à porter une forme de dignité humaine au milieu de ces fractures...

Aujourd'hui je peux le dire je suis fière d'avoir choisi la décision la plus dure lorsque j'avais 19 ans car une fois de plus c'était une décision fidèle à moi même. Celle de ne pas sombrer dans la dureté du réel.

Et peut-être qu'au fond, toute ma trajectoire tient dans cette tension permanente :

Apprendre à regarder le réel lucidement...
sans jamais abandonner l'humain.

Chapitre XII

Mon pays , la France Robuste que j'aime tant, et que mon père m'a fait découvrir dans son monde social. Il à œuvré énormément pour cela. Notamment, pour nous qui sommes ses enfants mais aussi, beaucoup pour tout le monde, autour de lui...

Selon moi , un homme doit agir pour prouver dans la durée qu'il est loyal, à travers la tenue, la conduite et surtout dans les actes avec une conviction profondément humaine que:

Si l'humain le souhaite alors la paix sur un principe d'accord entre 2 pays est possible. Cela se traduit par pour certains dérisoires exemple en contribution collective à la frontière de la politique qui en est une, finalement.

Cette action de vœux de transmission est réalisée, au plus près du citoyen français avec le vœu d'unir 2 pays en partie distincts mais où chacun pourrait se respecter et échanger.

A travers le monde ce que j'ai constaté et conclu est pour le moins de toute beauté, d'où ma conception

MAOR® A cette observation je suis profondément attaché à cette idée que la paix appartient à qui le veut bien et sincèrement ...

Papa était autrefois en plus de ses responsabilités de père et professionnelle,

Était justement Trésorier d'une association au service des habitants de Donzère.

« Les archives m'ont appris la manœuvre de l'inexistence du mensonge et comment le dévoiler. Au grand jour.

Le temps m'a appris pourquoi on doit se méfier du papier : Il a des effets secondaires auxquels si on ne précise pas à l'exactitude et en toute transparence les fait réel tel qui le sont deviennent alors une forme de destruction.

Ce que j'ai remarqué c'est que beaucoup , ne savent pas comment parler de leur propre pays. Moi oui.

Parce qu'aimer profondément la France est devenu, pour beaucoup, quelque chose de compliqué à exprimer simplement.

Soit l'on tombe dans le rejet permanent.

Soit dans des discours figés.

Soit dans des oppositions stériles où chacun finit par parler plus fort que l'autre sans réellement écouter.

Moi, je n'ai jamais vécu cela ainsi.

Mon lien à la France est beaucoup plus intime.

Il est humain.

Je l'ai vue à travers :

Mon père, ma mère, ma famille, mon cercle familial mais aussi d'un point de vue professionnel dans
les hôpitaux,
les autres familles,
les professionnels épuisés mais encore debout,
les gens simples qui continuent malgré les difficultés.

La France que j'ai rencontrée petite n'était pas parfaite.

Mais elle était vivante et sécuritaire.

Une France faite :
de contradictions,
de fatigue parfois,
de grandeur aussi,

de mémoire,
de tensions,
et d'une capacité incroyable à tenir même dans les périodes difficiles.

Et honnêtement, je crois que c'est cela qui m'a le plus touchée :

Cette résistance humaine silencieuse.

Car derrière les débats permanents, il existe encore des millions de personnes qui :
travaillent,
protègent,
soignent,
transmettent,
éduquent,
réparent,
maintiennent la continuité du pays sans jamais être mises en lumière.

Ce sont elles que j'ai vues.

Pas uniquement les discours.
Le réel.

Et mon attachement à la France vient aussi de là.

Je ne suis pas attachée à une illusion parfaite.

Je suis attachée à un peuple capable de tenir malgré ses fractures.

À une culture qui porte encore :
la transmission,
la dignité,
la pensée critique,
la solidarité,
et cette idée profondément humaine que la liberté implique aussi une responsabilité.

Bien sûr, j'ai vu les dérives.
Les incohérences.
Les fractures institutionnelles.
Les tensions collectives.

Mais aimer un pays ne signifie pas nier ses failles.

Au contraire.

Parfois, ceux qui aiment le plus profondément sont aussi ceux qui souffrent le plus lorsqu'ils voient certaines dégradations.

Parce qu'ils savent ce que ce pays pourrait encore devenir.

Et moi, malgré tout ce que j'ai observé, je refuse de céder au mépris collectif.

Je refuse cette idée moderne qui consiste à réduire un peuple entier à ses erreurs du moment.

Car un pays est une continuité humaine beaucoup plus vaste que ses périodes de crise.

Il porte :
des mémoires,
des sacrifices,
des transmissions,
des générations entières qui ont essayé de construire quelque chose de plus grand qu'elles-mêmes.

Alors oui, parfois, ma colère a été forte.

Mais au fond, elle venait toujours du même endroit :

L'attachement.

Car on ne cherche pas à protéger ce que l'on déteste réellement.

Et aujourd'hui encore, lorsque je regarde la France, je ne vois pas uniquement ses tensions.

Je vois aussi :
sa capacité de résilience,
son intelligence collective lorsqu'elle se réveille,
et cette force discrète que portent encore tant d'êtres humains qui paraissent ordinaires.

C'est probablement cela, au fond, mon lien à ce pays :

Une fidélité lucide.

Ni aveugle.
Ni naïve.

Simplement humaine.

Et je vais vous partager la beauté de ma France qui fait, que je la défends coûte que coûte, en voici des exemples ancrée dans le réel mais qui ne se résume pas qu'à ces points néanmoins le fondamentaux que je défends sont les suivants :

Alors je vais essayer de vous transmettre **Ma France**, celle que je perçois à travers mes observations dans le réel et non dans un monde d'utopie ou d'idéologie fantasque.

Ma France est souvent blâmée à tort. Car ce qui est transmis d'elle, est biaisé, un pur leurre, à cause du flux migratoire et doctrine médiatique et systémique caché par des micro germes opposant, dont le taux résorbant est négatif, néfaste, et qui nourrit ses même parasites avec un flux constant de mutation transgénérationnel naissant d'une manœuvre de destruction impactant indignement ma souveraineté et surtout nous citoyens. Et je suis profondément peinée et forcée de constater que sur une souveraineté qui prône le droit de l'homme et la sécurité pour tous, peu la défendent alors, aujourd'hui je prends la plume.

Au diable les statistiques dans cette parenthèse et ce qui va s'en suivre, ce qui parasite précisément ma France en silence mais pourtant bien réel dans le réel.

Aujourd'hui je ne vais pas parler de la France, au nom de la France médiatique. Je vais parler au nom de qui je suis, je me nomme Monia Natathia Zenati et aujourd'hui je dis stop face à l'injustice que subit ma souveraineté gardienne du peuple.

Arrêtons de la réduire, elle est gardienne de la nation dans le bien commun de tous et non pas comme l'interprétation des uns et des autres membres de la constitution nous représentant, et qui pourrait parfois mal me lire, autres que celle-ci. Même si je sais pertinemment que ces mêmes membres ne sont ni cautionnaires de la dégradation ni l'essence même de cette distorsion héritée depuis des décennies.

Il n'y a rien de politique ni militaire, seulement un devoir de citoyenne qui dans son intégrité interne s'exprime librement et qui, à raison et juste titre le semble fait partie de mon droit là aussi une beauté de la France bien souvent oublié alors je parle aujourd'hui de droit.

Pas la France des statistiques.

Pas la France des débats télévisés.

Pas la France des partis.

Pas la France des polémiques.

Ma France.

Pour moi, la France n'est pas un territoire.

C'est une promesse.

Une promesse silencieuse faite de génération en génération.

C'est un pays qui te dit :

« Tu peux tomber, mais tu as le droit de te relever. »

Ma France n'est pas parfaite.

Elle est humaine.

Elle trébuche parfois.

Elle se dispute souvent.

Elle doute.

Elle se cherche.

Mais malgré tout, elle continue d'avancer.

Parce qu'au fond, elle repose sur quelque chose de plus grand que ceux qui la dirigent à un instant donné.

Ma France est celle des gens qui se lèvent le matin.

L'infirmière.

L'aide-soignante.

L'ouvrier.

L'agriculteur.

Le professeur.

Le militaire.

Le gendarme.

Le pompier.

Le maire de village.

Le bénévole d'association.

Tous ceux qui tiennent une petite partie de l'édifice sans demander de médaille.

Solide.

Parfois maladroite.

Pas assez démonstrative.

Mais présente quand il faut tenir.

Pour moi, la France n'est pas une domination selon le droit.

C'est une protection.

Pas la protection d'un homme.

Pas la protection d'un gouvernement.

Mais la protection d'un principe.

Cette idée profondément ancrée que :

chaque être humain possède une dignité qui ne dépend ni de son origine, ni de sa fortune, ni de sa religion, ni de son statut.

Ma France est un vieux chêne.

Il a vu passer des tempêtes.

Des guerres.

Des crises.

Des générations entières.

Parfois ses branches ont cassé.

Parfois son tronc a été blessé.

Mais il est toujours là.

Parce que ses racines sont profondes.

Et ces racines, pour moi, portent des noms simples :

- honneur ;
- dignité ;
- courage ;
- justice ;
- parole donnée ;
- responsabilité ;
- liberté.

La France que j' aime n'est pas celle qui cherche à être la plus forte.

C'est celle qui cherche à être juste.

Même lorsqu'elle n'y arrive pas parfaitement.

Même lorsqu'elle se trompe.

Même lorsqu'elle doute.

Ma France n'appartient à personne.

Ni à un parti.

Ni à une religion.

Ni à une génération.

Ni à une idéologie.

Elle appartient à ceux qui l'aiment suffisamment pour vouloir la transmettre plus belle qu'ils ne l'ont reçue.

Au fond, lorsque je crie :

« Vive la France ! »

ce que je veux réellement dire est beaucoup plus intime.

« Merci à ceux qui ont tenu avant moi.

Merci à ceux qui tiennent aujourd'hui.

Et puisse notre génération être digne de transmettre à son tour. »

Voilà la France que je vois et que je défendrai jusqu'à la fin de mes jours.

C'est le plus beau pays au monde.

Une immense chaîne humaine où chacun reçoit un morceau de lumière.

Chapitre XIII

Héritages

En grandissant, j'ai fini par comprendre une chose essentielle :

Nous ne naissons jamais seuls.

Même lorsque nous croyons construire notre vie librement, nous avançons toujours au milieu d'héritages invisibles.

Des phrases transmises sans y penser.

Des peurs anciennes.

Des valeurs silencieuses.

Des réflexes familiaux.

Des manières d'aimer.

De protéger.

Pendant longtemps, je regardais uniquement le présent.

Puis un jour, j'ai commencé à regarder derrière.

Comprendre d'où venaient certaines attitudes.

Pourquoi certains silences existaient depuis si longtemps.

Pourquoi certaines générations avaient appris à tenir sans parler de leurs blessures.

Et plus je remontais les fils, plus je comprenais que beaucoup de comportements humains sont des réponses anciennes à des réalités anciennes.

Des hommes élevés dans le devoir avant l'émotion.

Des femmes qui portaient sans jamais se plaindre.

Des générations entières construites dans l'effort, la retenue, la survie parfois.

Alors forcément, certaines transmissions deviennent dures.

Non pas par manque d'amour.

Je ne regardais plus uniquement :

les blessures,

les tensions,

les incompréhensions.

Je regardais aussi :
les sacrifices,
les fidélités,
les responsabilités portées parfois depuis plusieurs générations.

Et honnêtement, cela m'a apaisée sur beaucoup de choses.

Car lorsqu'on comprend les trajectoires humaines dans leur continuité, le regard devient moins brutal.

On cesse progressivement de réduire les individus qu'à de simples défauts visibles.

On commence à voir :
ce qu'ils ont porté avant nous,
ce qu'ils ont tenté de préserver,
et parfois même les combats silencieux qu'ils n'ont jamais su expliquer.

Cela ne veut pas dire tout accepter.

Certaines blessures restent réelles.
Certaines erreurs aussi.

Mais comprendre permet parfois de sortir de la répétition.

Car tant qu'un héritage reste inconscient, il continue souvent de se transmettre automatiquement.

Les peurs deviennent des réflexes.
Les tensions deviennent normales.
Les silences deviennent des habitudes familiales.

Puis un jour, quelqu'un comprend ce que j'ai regardé au-delà de la violence observable et regarde enfin le mécanisme que j'ai toujours perçue et se remet en question bouleversant ainsi la synergie néfastes qui polluent "ma France" et comprends que ma France, depuis mon angles de vue transverse n'est pas estimé à sa juste valeurs.

Et à partir de cet instant, quelque chose commence à changer.

Ma trajectoire a aussi été cela :

On m'a compris et pour une fois le mensonge ne domine plus. De part, mes actions j'ai pu remettre de la conscience là où beaucoup de transmissions fonctionnaient encore automatiquement.

Comprendre pour ne plus seulement reproduire.

Préserver ce qui mérite de l'être.
Transformer ce qui détruit.
Et transmettre autrement lorsque cela devient nécessaire.

Car un héritage n'est pas uniquement un poids.

C'est aussi une responsabilité.

La responsabilité de choisir :

ce que l'on continue,

ce que l'on apaise,

et ce que l'on décide enfin d'arrêter pour permettre à la génération suivante de respirer autrement.

Et peut-être qu'au fond, devenir adulte signifie aussi cela :

Regarder lucidement ce que l'on a reçu...

puis décider consciemment de ce que l'on veut transmettre à son tour.

Chapitre XIV

La Transmission

Pendant longtemps, je pensais que transmettre consistait simplement à parler.

Expliquer.

Enseigner.

Partager ce que l'on sait.

Puis le réel m'a appris quelque chose de beaucoup plus profond :

Les êtres humains transmettent surtout par leur manière d'être.

Par leur posture.

Leur cohérence.

Leur manière de traverser les difficultés.

Leur façon d'aimer, de protéger, de tenir ou de renoncer.

Un enfant écoute les mots.

Mais il observe surtout les comportements.

Il ressent les tensions.

Les non-dits.

Les contradictions.

Les fidélités silencieuses.

Et souvent, ce sont ces transmissions invisibles qui marquent le plus durablement une vie.

En comprenant cela, j'ai commencé à regarder autrement tout ce que j'avais moi-même reçu.

Les valeurs.

Le sens du devoir.

La vigilance.

Le respect de certaines responsabilités.

La nécessité de tenir dans les périodes difficiles.

Même certaines duretés prenaient un autre sens lorsqu'on regardait leur origine.

Car beaucoup de générations ont transmis comme elles pouvaient... avec les outils qu'elles avaient elles-mêmes reçus.

Parfois maladroitement.

Parfois durement.

Mais souvent avec une intention de protection derrière ce qu'elles ne savaient pas exprimer autrement.

Cette compréhension a changé ma manière de voir la transmission humaine.

J'ai toujours voulu transmettre oui, mais pas

par la peur,
par la domination,
ou par la culpabilité.

Je voulais transmettre :
par la conscience,
la cohérence,
et la responsabilité.

Non pas fabriquer des êtres humains parfaits.

Mais aider à développer des êtres humains capables de :
penser,
observer,
ressentir,
et rester dignes même dans les périodes complexes.

Car le monde n'a pas uniquement besoin :
de compétence,
de rapidité,
ou de performance.

Il a aussi besoin d'êtres humains capables de maintenir une stabilité intérieure suffisante pour ne pas reproduire continuellement les mêmes destructions.

Et honnêtement, je crois que c'est cela qui m'a poussée à formaliser autant de choses au fil des années. D'abord je tiens à le dire jeune c'était nourri par l'ego mal placée face à soi-même, le challenge personnel, le goût du défi et à l'issue par les effets se traduisant ainsi par un sentiment de bonté de bien faire ou le bénéfice d'apaisement l'emporte bien plus qu'ils est explicitement exprimé.

Les notes.

Les réflexions.

Les observations.

Les structures.

Les méthodes.

Les schémas.

Laisser une trace non pas au sens ego du terme, mais bien face à mon vécu comme expliqué plus tôt. Et ça se vaut non seulement pour moi, mais aussi au monde coupé de ce système éroder et aussi surtout hérité créant ainsi une distorsion au plus haut point.

Alors comment faire lorsque que l'on aspire à un monde meilleur ? Transmettre.

Transmettre des outils de lecture.

Des repères.

Des mécanismes de compréhension humaine.

Des façons de préserver la cohérence dans des environnements complexes.

Ce livre participe lui aussi à cela. Et c'était ce que je souhaitais vraiment. Le but a été mené à terme avec brio depuis mon niveau transverse non seulement professionnellement mais aussi au delà de cet aspect humainement parlant.

Une transmission.

Une conviction et ma vérité face au réel .Une idéologie.Un concept. Une doctrine de paix et d'humanité.

Simplement née d'un parcours humain.

Avec ses erreurs.

Ses excès.

Ses lucidités.

Ses fatigues.

Ses fidélités.

Parce qu'un jour, peut-être, quelqu'un ouvrira ces pages...
et comprendra qu'il n'était pas seul à ressentir certaines fractures du monde.

Et parfois, cette simple reconnaissance suffit déjà à remettre un être humain debout.

Chapitre XV

La Frontière Invisible

Il existe une frontière que beaucoup d'êtres humains ne voient pas immédiatement.

Une frontière discrète.

Silencieuse.

Presque imperceptible au départ.

La frontière entre :

porter...

et s'oublier soi-même.

Pendant longtemps, c'est ce que j'ai fait, non pas parce que je ne la voyais pas mais justement parce que je la voyais. Et tant que le relais n'était pas repris dans le réel je ne pouvais pas me résigner je connaissais très bien en mon âme et conscience la synergie alors je devais m'armer de patience.

La plus grande difficulté ici c'est que je savais pertinemment que j'étais en train de construire une trajectoire que je porterai au plus haut point mais je ne savais quand j'allais recevoir le retour du flux positif empirique comme démontré dans ma théorie du XXIème siècle qui repose sur fondement simple et mathématique $1+1=3$.

D'un point de vue hypothétique cela reviendrait à accepter la loi divine de Supériorité ou autrement dit dans ma religion croire en dieu et laisser ce qui doit être devenir ce qu'elle doit être aussi dans une trajectoire Ou encore on peut considérer comme une destinée futur tout en faisant une cause autrement dit une action responsable et productive.

M'inspirant sur un principe de religion monothéiste. Pour moi la force dépend du bon vouloir de mon unique dieu. Bien sûr c'est une conviction personnelle pas universelle. Étant de confession musulmane, je l'appelle mon dieu, mon suprême éternel, ma clairvoyance, à lui appartient la suprématie douce donc attention préparez- vous à l'entendre : ici pour moi c'est Allah.

Bien sûr ceci est une conviction personnelle et non universelle. Pour ceux qui sont heurtés par mes propos je m'excuse mais cet échange par écrit vous permettra ainsi de mieux comprendre mon point de vue personnel qui n'est pas forcément illustré ou traduit de cette façon dans d'autre contexte et qui bien sur je peux le comprendre d'un point de vue plus

rationnel, être différent de votre point de vue. Votre compréhension, ou encore expliqué différemment.

Ce qui est normal, nous sommes tous des êtres humains à part entière et capables de comprendre que chacun à ses propres convictions et croyances.

Ici pour moi suprématie Allah étant le seul l'unique dénominateur commun il en résulte mathématiquement "par 1". Alors d'un point de vue strictement analytique traduit académiquement et systémique cela reviendrait à dire d'un point de vue proportionnel à la. Maîtrise systémique : $1=1$ mais $1+1=3$. 1 étant indissociable reste 1 chiffre unique + 1 = l'homme

l'homme étant accompagner de 2 manifeste invisible =3

Voir théorie Empirique Zenati du XXI^e siècle et doctrine mathématique liés à la Théorie Si cela vous intéresse d'avantages.

Lorsque l'on devient très tôt quelqu'un sur qui les autres s'appuient, on finit par considérer cela comme normal.

Être celle qui tient.

Qui comprend.

Qui absorbe.

Qui régule.

Qui continue malgré la fatigue.

Alors on avance.

Encore.

Et encore.

Jusqu'au jour où le corps, l'esprit ou le cœur commencent à envoyer des signaux que l'on ne peut plus totalement ignorer.

Une fatigue plus profonde.

Une saturation intérieure.

Une impression étrange d'être devenue indispensable partout... sauf à soi-même.

C'est une frontière dangereuse.

Car beaucoup de personnes solides tombent précisément à cet endroit-là.

Pas parce qu'elles sont faibles.

Parce qu'elles ont porté trop longtemps sans apprendre à se préserver réellement.

Et honnêtement, comprendre ça a été facile pour moi mais l'accepter dans mon être intérieur c'était autre chose.

Parce qu'au fond, aider les autres donne du sens à énormément de choses dans la vie.

Comprendre.
Réparer.
Stabiliser.
Protéger.

Cela faisait partie de ma manière d'exister dans le monde.

Tiens, j'ai envie de vous partager une leçon que j'ai apprise. Une fois je me suis retrouvé confronté à cause de ma bonté humaine face un moment critique, à être d'oublier une règle fondamentale que j'ai toujours fait habituellement : 1 je me sécurise et ensuite je peu sécurisée les autres dans l'action réel... on ne peut protéger durablement, sans se protéger soi-même, Principe du paradoxe systémique dans l'action.

Cette phrase paraît simple.

Pourtant, beaucoup d'êtres humains passent des années avant de réellement l'intégrer.

Surtout ceux qui ont développé très tôt :
le sens du devoir,
la vigilance,
la responsabilité,
ou l'habitude de porter plus que leur propre part.

Alors j'ai commencé à apprendre une autre forme de discipline :

La préservation.

Pas l'égoïsme.
La préservation consciente.

Apprendre à ralentir parfois.
À poser des limites.
À accepter que tout ne puisse pas être réparé immédiatement.
À comprendre que certaines responsabilités ne nous appartiennent pas entièrement.

Car vouloir sauver tout le monde finit souvent par épuiser profondément.

Et un être humain épuisé devient moins lucide.
Moins stable.
Moins capable d'aider réellement sur le long terme.

Cette prise de conscience a changé beaucoup de choses dans ma trajectoire.

Elle permet de sortir d'une logique de tension permanente ou plutôt d'une zone de confort acquise pour élargir mon point de vue de réflexion critique et le traduire de façon rationnel et réel.

À comprendre qu'une robustesse saine ne consiste pas uniquement à résister.

Elle consiste aussi à savoir :

réguler,

respirer,

se préserver,

et maintenir un équilibre suffisamment stable pour durer dans le temps.

Car même les piliers finissent par céder lorsqu'aucune régulation n'existe autour d'eux.

Aujourd'hui encore, cette frontière reste une vigilance permanente pour moi.

Parce que certaines personnes donnent naturellement énormément.

Mais j'ai compris une chose fondamentale :

La véritable force n'est pas seulement de tenir.

C'est de réussir à rester entière...

tout en continuant à aimer, transmettre et protéger dans un monde parfois profondément exigeant.

Mon père m'a fait découvrir une France silencieuse, robuste et profondément humaine.

Une France qui œuvre dans l'ombre, sans reconnaissance, mais avec fidélité.

Cette culture du devoir, il ne l'a pas inventée : il l'a héritée de mon grand-père, qui a lui aussi consacré sa vie à servir la France selon ses convictions et son sens de l'honneur pourtant à l'origine d'une ethnie différente car si l'on reprend la trajectoire initiale. Il est Français d'origine algérienne.

Et c'est ce que je trouve magnifique c'est que parfois ma France est souvent moins bien regarder dans son entièreté, capable d'échanger sur des divergences d'opinion et surtout de porter ce poids médiatique néfaste et qui biaise la lecture du réel et qui en mon sens est un leurre mais qui persistent actuellement.

Ma France est une France haute et lourde de sens et de bon sens. Et cette Haute France mérite une haute fiabilité humaine car elle est une souveraineté protectrice de sa nation avec le pouvoir de rassembler toutes diversité culturel, mais aussi humaine, sous un même socle fondateur, alors oui ma France je t'aime... Malgré ce que les gens veulent te pointer de toi, je suis capable de te ressentir et de te voir dans ta beauté du monde et qui selon moi, équivaut à une qualification encore une fois selon mon propre à mon point de vue et personnelle, une structure robuste inégalée mondialement a ne pas laisser pourrir depuis la distorsion interne qu'elles subit.

Chapitre XV — Je t'aime, ma fille. Ne l'oublie jamais.

J'avais 5 ans et demi.

J'allais bientôt entrer au CP.

À cette époque, papa partait souvent en grands déplacements.

Je le vivais très mal.

À chaque fois qu'il passait le pas de la porte, je souffrais vraiment.

J'en avais marre de le voir partir.

Pour moi, le temps était beaucoup trop long avant son retour.

Les jours me semblaient interminables.

J'attendais qu'il revienne.

Je regardais la porte.

Je comptais les jours.

Et lorsqu'il repartait, j'avais l'impression qu'il m'abandonnait.

À cette époque, les téléphones coûtaient cher.

Les communications n'étaient pas illimitées comme aujourd'hui.

Maman arrivait parfois à l'avoir au téléphone.

Moi, beaucoup moins.

Papa appelait, mais une fois les unités épuisées, la communication coupait.

Il fallait attendre.

Encore.

Et pour une petite fille de 5 ans et demi, cette attente était interminable.

J'en avais tellement assez de vivre cette situation que j'ai fini par faire un véritable scandale à ma mère.

Elle en a parlé à mon père.

Le week-end suivant, papa est rentré.

Nous avons fait un barbecue.

Puis maman a préparé le repas du soir à l'avance pour pouvoir faire sa sieste l'après-midi.

Pendant qu'elle préparait le repas, mes parents riaient aux éclats.

Lorsque je suis revenue, j'ai vu maman sur les genoux de papa.

Alors je l'ai poussée en disant :

— C'est mon père !

Puis j'ai ajouté :

— Quand je serai grande, je me marierai avec lui.

Mes parents ont éclaté de rire.

Maman a repris les fourneaux et papa m'a prise dans ses bras pour me faire un long câlin.

Puis il m'a demandé de l'écouter attentivement.

Alors je me suis tue.

Il m'a expliqué que papa était papa.

Que maman était sa chérie.

Qu'ils s'aimaient.

Puis il m'a expliqué qu'après leur histoire, j'étais arrivée.

Que j'étais leur enfant.

Que j'étais un peu papa et un peu maman.

Et que tous les deux m'aimaient.

Ensuite, il m'a dit :

— Ma fille, je ne suis pas éternel. Un jour, je serai de l'autre côté. Sois prête à l'accepter. Un homme n'est pas éternel, mais ce que la vie retiendra, c'est ce qu'il était et ce qu'il a laissé derrière lui.

Puis il m'a demandé de répéter et de lui expliquer ce que j'avais compris.

Je lui ai expliqué , et j'ai précisé qu'un jour, papa serait au ciel.

Alors il m'a regardée et m'a dit :

— Voilà ma fille. Là, tu as compris.

Puis il m'a serrée contre lui et il m'a dit :

— Je t'aime, ma fille. Ne l'oublie jamais.

Chapitre XVI — J'avais 8 ans et je voulais déjà réparer ma ville

J'avais 8 ans. Et me voilà pleinement active à œuvrer auprès d'une commission communale. Ma ville natale. Je l'ai écoutée .

À cet âge-là, j'étais prête,

J'appréciais les gens.

Les rues.

Les quartiers.

J'avais déjà ce sens de ce qui fonctionnait et ce qui ne fonctionnait pas.

Et il y avait quelque chose qui me dérangeait profondément.

La ville était coupée en deux.

D'un côté, des quartiers agréables.

De l'autre, des quartiers où la précarité était visible partout.

Des immeubles que je considérais comme carré ressemblant fortement à des cages à poules et je trouvais ça dommage.

Des habitants qui vivaient les uns à côté des autres sans réellement se connaître.

Des tensions.

Des blessures.

Des incompréhensions.

Et je trouvais cela laid.

Pour moi, la priorité n'était pas l'argent.

La priorité n'était pas le pouvoir.

La priorité était d'éviter que les habitants se déchirent.

Je me disais :

« Il faut réunir les citoyens. »

Alors j'ai imaginé un plan.

La première chose à faire était simple.

Organiser des activités directement dans les quartiers les plus en difficulté.

Inviter tous les habitants.

Commencer par les enfants.

Car qu'y a-t-il de plus beau que les éclats de rire d'un enfant ?

Les enfants jouent ensemble.

Puis les parents se rapprochent.

Puis les adultes apprennent à se parler.

Et parfois, des personnes qui ne se seraient jamais adressé la parole commencent à communiquer.

Ensuite, je me disais qu'il fallait réparer les routes.

Parce qu'une route abîmée, ce n'est pas seulement du goudron.

C'est un enfant qui peut tomber.

C'est une personne âgée qui peut se blesser.

C'est une ville qui se dégrade.

Puis je pensais qu'il fallait aller voir les habitants.

Les écouter.

Comprendre ce qu'ils attendaient réellement.

Car comment bâtir une ville digne sans connaître les besoins de ceux qui y vivent ?

Je pensais aussi aux jeunes.

Je me disais qu'il fallait leur donner leur chance.

Les faire travailler l'été.

Leur permettre de gagner un peu d'argent.

Leur montrer qu'ils pouvaient construire quelque chose.

Qu'ils avaient une place.

Qu'ils pouvaient devenir des adultes responsables.

Je pensais également aux personnes âgées.

À celles qui vivaient seules.

À celles qui avaient besoin d'aide.

Je me disais qu'il fallait créer des associations, développer l'entraide et permettre aux habitants de prendre soin les uns des autres.

Je pensais aussi aux parcs.

Aux fleurs.

Aux terrains de sport.

Aux espaces où les enfants pourraient jouer.

Aux lieux où les familles pourraient se retrouver.

Je regardais le tennis.

Puis je me disais que beaucoup d'autres habitants aimaient aussi le football, le rugby, la course à pied et d'autres activités qui méritaient elles aussi leur place.

Je pensais aux commerces.

À une ville vivante.

À une ville où les habitants peuvent travailler, acheter, échanger et construire leur avenir.

Et surtout, je me disais une chose :

Il ne faut pas aller plus vite que la musique.

Il faut travailler.

Faire des bilans.

Observer.

Corriger.

Poursuivre.

Puis recommencer.

Encore et encore.

J'avais 8 ans.

Et sans le savoir, je regardais déjà une ville comme un ensemble de personnes qui cherchaient simplement à vivre.

Je me suis alors posé cette simple question qui allait être le début d'une trajectoire et une énorme perspective d'évolution pour ma commune mais le Maire compris dans cette trajectoire. 8 ans et le rêve insouciant d'une petite fille qui aspirait à bien de choses...sans jamais le retour plus que mérité cette l'enfant que j'étais, me semble t'il avec le recul.

Que souhaite réellement le citoyen ? Moi qui était toujours à profiter de l'extérieur, aux côtés des personnes âgées, des enfants, des mamans des papa traversant la ville et les quartiers, m'entendant avec les beaux quartier et les plus précaire et étant une enfant débordant de curiosité, mêlant rencontre et intellectuelles. J'étais La Traversée de ces péripéties qui suivront, accrochez-vous car vous n'êtes pas prêt d'en croire vos oreilles.

J' écoutais tout le monde. attentivement et aussi dur que ça puisse être, à mon plus grand regret ça n'avait pas de sens. Oui, réellement avec le recul c'est encore pire que ce que je pensais à l'époque mais attention ici mon jugement m'appartient est personnelle. C'est mon avis. J'ai encore ce droit là au moins ? Sait on jamais...

Alors bienvenue dans la bonté du retour au réel trop souvent oublié.

Chapitre XVI — La suite

L'anormalité ou la norme? Ou encore l'anormalité définit t'elle la norme de notre génération contenue ?

Question que je me pose encore réellement aujourd'hui face aux réels ?

Quand je voyais un problème, je cherchais une solution.

Quand je voyais une injustice, je cherchais comment la corriger.

Quand je voyais des gens souffrir, je cherchais comment améliorer leur situation.

Je ne savais pas encore que cette façon de réfléchir n'était pas forcément celle de tout le monde.

Et en fait réel on fait tous pareil.

Je sais que tout le monde observe

Que tout le monde comprend.

Que tout le monde essaye de réparer ce qui ne fonctionne pas de cette façon pour ceux qui ont cette âme de vouloir œuvrer pour un monde meilleur. On naît comme ça.

Avec le recul, je me rends compte que c'est le cas pour tout le monde on choisit juste de quel côté on se place participer activement ou être plutôt spectateur à bien des raisons.

À 5 ans.

Je regardais simplement le réel.

Je regardais les habitants.

Je regardais les enfants.

Je regardais les personnes âgées.

Je regardais les commerces qui fermaient.

Je regardais les quartiers qui se dégradait.

Et j'essayais de comprendre pourquoi.

À 8 ANS, j'ai compris que les citoyens n'étaient pas compliqués mais avait compris où se trouvait le bonheur dans une vie beaucoup trop courte.

Ils voulaient vivre.

Ils voulaient travailler.

Ils voulaient élever leurs enfants.

Ils voulaient être tranquilles.

Ils voulaient être en sécurité.

Ils voulaient être respectés.

Et lorsque l'on obtient cela, la plupart d'entre nous est heureux.

C'est probablement à cette période que j'ai commencé à comprendre quelque chose d'essentiel.

Les êtres humains ne demandent pas l'impensable ou l'irréalisable. Simplement le bonheur dans une sécurisation systémique.

Ils demandent surtout que les conditions de vie leur permettent d'exister dignement.

Lorsqu'un enfant rit, une famille respire.

Lorsqu'une famille respire, un quartier s'apaise.

Lorsqu'un quartier s'apaise, une ville devient plus solide.

Et lorsqu'une ville devient plus solide, chacun peut avancer plus sereinement.

Je ne savais pas encore mettre des mots sur cette logique.

A 8 ans, je ne connaissais ni les théories, ni les méthodes, ni les outils, mais par l'écriture, le crayon à la main alors tout me paraissait une évidence capable de transmettre et partager la bonne vision, la bonne théorie, la bonne méthode et les bon outils se traduisant par une trajectoire pérenne.

Ce que je voyais c'était

Des enfants.

Des familles.

Du travail.

Ce que j'avais comme qualité c'était :

Du respect.

De la sécurité.

Et beaucoup d'espoir.

J'avais 8 ans.

Et sans le savoir, j'étais déjà en train d'observer ce qui allait devenir, bien des années plus tard, une grande partie de ma façon de regarder le monde.

Depuis la fenêtre, du bureau de papa nous avions une vue imprenable sur le parc Meynot.

Je passais des heures à regarder dehors. Mais surtout les documents et je demandais souvent : ça c'est quoi papa ? Alors il m'a expliqué que ce sont des documents pour aider les habitants et parfois il me disait :- "stop ma fille, là papa, doit se concentrer.

Alors je retournais à la fenêtre bénéficiant de cette vue imprenable sur les hauteurs dominante et de verdure. Des champs à perte de vue...

Et justement à droite, le Parc Maynot. Permettez moi de vous partager un de mes souvenirs depuis tout là haut qui me revient et qui vous permettra de partager un petit bout dans le temps d'antan :

Le Parc Meynot d'autrefois n'était pas seulement un parc.

C'était un écrin.

Un de ces lieux où le temps semblé ralentir.

Les pierres n'étaient pas lisses et parfaites comme dans certains aménagements modernes. Elles avaient une âme. Une pierre brute, vivante, marquée par les saisons, par la pluie, par le soleil de la Drôme et par les pas de générations entières.

L'escalier monumental s'élevait avec une forme de noblesse tranquille.

Pas une grandeur arrogante.

Une grandeur simple.

Autour, les grands arbres étendent encore d'aujourd'hui leurs branches comme des gardiens silencieux.

L'été, leur ombre dessinait sur le sol des taches de lumière mouvantes. L'automne recouvre les allées d'un tapis de feuilles dorées et rousses qui craquaient sous les chaussures des enfants.

Au loin, on entendait parfois les voix des habitants, des familles, des anciens assis sur un banc, des enfants qui jouaient sans savoir qu'ils couraient au milieu d'un morceau d'histoire locale.

Et puis il y avait ce mélange particulier de mémoire et de vie.

Le Monument aux Morts n'était pas isolé du monde.

Il faisait partie du parc.

Comme si les générations disparues continuaient de veiller discrètement sur celles qui grandissaient.

Pour une enfant, ce lieu pouvait paraître immense.

Les marches semblaient plus hautes.

Les arbres plus grands.

Les pierres les plus impressionnantes.

Tout avait quelque chose de majestueux

Ici ce que j'aime encore c'est que de part son identité, elle élève encore cette pierre brute, ce n'est pas seulement la matière.

C'est ce qu'elle symbolise.

Quelque chose qui n'a pas été poli jusqu'à perdre son identité.

Quelque chose de robuste.

De vrai.

De durable.

Dans ma mémoire j'en garde le voyage, le Parc Meynot n'était pas simplement beau.

Il était habité.

Par les souvenirs.

Par les générations.

Par les silences.

Par les hommages.

Et par cette impression rare qu'un lieu peut transmettre quelque chose sans prononcer un seul mot. Et j'avais mal aussi pour ces soldats que je ne connais pas.

Car au fond une guerre est douloureuse pour tous pays confondus.

J'observer les gens.

À regarder la ville vivre.

À cet âge-là, j'avais l'impression que nous étions au sommet du monde.

Lorsque je regardais par cette fenêtre, j'avais le sentiment d'être au cœur de la ville.

Comme si tout se passait sous nos yeux.

Comme si nous pouvions voir la vie avancer.

Et surtout, je voyais mon père travailler.

recevoir les habitants, les écouter, rendre service.

Je le voyais aider.

Je le voyais répondre aux problèmes des autres.

Pour une petite fille, c'était impressionnant.

Le fait de pouvoir faire du bien aux gens.

Et lorsque je regardais mon père travailler, je le voyais comme un roi.

Mon héros.

Il n'était pas seulement mon père.

Il était l'homme qui essayait d'améliorer la vie des autres.

Ce passage vous traduit précisément encore mieux pourquoi, à 8 ans, je pensais déjà comme je pense aujourd'hui.

J'observais les adultes discuter et j'écoutais comme tous les enfants durant leurs cycles de développement psychologique et psychomoteur.

Et, je regardais mon père non pas oubliant les soucis de la vie mais s'accordait un peu de répit de responsabilité de père lorsqu'il jouait à la pétanque. Pour moi ça a toujours été mon héros surtout petite fille.

Et cela me faisait sourire.

Je voyais déjà qu'ils avaient beaucoup fait pour les habitants et puis un jour un nouvel homme, Eric Besson, me semblait en pleine découverte une attitude différente des autres, il présentait des difficultés liés à des compétences oratoires depuis mon angle de vue, mais très volontaire

Ce que j'aimais bien regarder c'était le flux humain d'une amitié certain n'avait presque pas besoin de parler.

Un regard.

Un mouvement de tête.

Une posture.

Un geste discret.

Et immédiatement, Éric comprenait.

Tout cela sans prononcer un mot.

J'étais fascinée.

Je regardais ce lien unis silencieux mais réel Et cela me faisait sourire.

Parce qu'à l'époque, Éric n'était pas une personnalité connue pour moi.

Ce n'était pas une star.

C'était simplement Éric. Et papa l'a aidé justement dans sa trajectoire à acquérir les compétences nécessaires en l'aidant dans sa posture, son éloquence surtout ces écrits etc...

Et lorsque je les observais tous les deux, j'avais parfois l'impression d'assister à une réel synchronisation de flux à peine perceptible voué à construire une dynamique d'humanité bienveillante pour le citoyen.

Pendant que les autres écoutaient les mots, moi j'observais les regards.

Pendant les réunions, je n'avais pas le droit de parler pour ne pas perturber les adultes qui travaillaient ardemment.

Alors j'observais.

Je regardais tout.

Les personnes.

Les échanges.

Les réactions.

Les gestes de papa.

Les réponses d'Éric.

Je voyais si Éric appliquait correctement les points oraux discuter sur la commune.

Mais je devais être polie et ne pas les embêter j'avais le droit d'être avec papa même au travail ici je parle de l'agl dans sa phase transitoire.

Pendant qu'il travaillait , je ne devais pas le déranger .

Alors une fois rentrés à la maison, je faisais mon rapport, comme tous les enfants beh tu sais papa j'ai vu Éric...

J'ai vu que.... Je racontais à papa tout ce que j'avais observé.

Les points que je trouvais réussis.

Les points d'hésitations.

Les oublis oraux

Les moments où Éric n'avait pas su se corriger en temps réel.

Les moments où il s'était éloigné de ce qui avait été prévu.

Ah la maison ils riaient beaucoup. ... j'étais le petit clown.

Mes frères et sœurs avaient fini par me donner un surnom.

Ils m'appelaient :

— La cafteuse, parce que je disais tout haut ce que les gens disent tout bas devant tout le monde.

Moi, je ne voyais pas les choses ainsi.

J'avais simplement l'impression de faire un jeu d'observation et surtout de dire la vérité.

Je me souviens que mon père avait compris que ma mère lui demander sa présence avec nous. Il était très mal. Mitigée par le choix aider les autres à l'AGL drômoise et sa famille.

Puis il a répondu :

— C'est vous.

Le lendemain, avant le repas de midi, le téléphone a sonné.

Le maire de la. La commune appelle .

Papa a décroché.

Je crois avoir entendue une partie de la conversation.

Papa lui a dit :

— Je regrette Éric. Je ne peux pas.

Éric semblait embêté.

— Comment faire ? Alors papa lui a répondu :

— Éric, je pense avoir fait beaucoup déjà et ton parcours est prometteur. Tu as les fondations. Tu peux poursuivre. Je ne suis pas inquiet.

Et il a raccroché.

Ensuite, nous nous sommes installés à table.

Papa était là.

Maman aussi.

Et moi.

Puis j'ai vu maman faire un signe à papa.

Un signe discret.

Je l'ai immédiatement remarqué.

Et à cet instant, j'ai compris qu'ils s'apprêtaient à m'annoncer quelque chose.

Alors j'ai attendu.

Papa s'est tourné vers moi.

J'avais simplement envie de continuer.

Quelques jours plus tard eut lieu la réunion suivante.

Et cette fois, papa n'était plus là.

Pour la première fois, je me présentais seule.

Quelques jours plus tard eut lieu la réunion suivante.

Cette fois, j'étais seule.

Papa n'était pas là.

Je suis arrivée en avance.

Alors j'ai attendu.

Assise devant la salle.

Toute seule.

Pour passer le temps, je faisais la marelle sur le trottoir.

Je me souviens surtout des regards.

Les gens me regardaient.

J'avais l'impression qu'ils se posaient tous la même question :

— Où est son père ?

Et peut-être une autre :

— Que fait-elle ici toute seule ?

Je sentais bien que quelque chose avait changé. Alors que le principe lui-même était que les citoyens et enfants participent et je précise non pas sans autorisation parentale mais sans eux.

Avant, j'étais la fille de Papa .

Aujourd'hui, j'étais seule.

Et visiblement, ma présence surprenait.

L'attente a duré.

Dans mon souvenir, cela m'a paru interminable.

En réalité, avec le recul je suppose que le retard n'était que d'une vingtaine de minutes.

Mais lorsqu'on est un enfant, vingt minutes peuvent sembler une éternité.

Pendant que nous attendions, une dame a téléphoné.

Puis elle a raccroché.

Et elle a annoncé à l'assemblée que le maire arrivait. Alors nous avons continué à attendre.

Moi, assise seule.

Au milieu des adultes.

À regarder les gens.

Puis le maire est arrivé.

Alors tout le monde est entré dans la salle.

Comme toujours, j'ai laissé les adultes prendre leur place.

Je suis entrée derrière eux.

Puis j'ai attendu.

Je savais exactement quoi faire.

Respecter les adultes et laisser le temps aux gens de réfléchir car j'étais une enfant hyperactive.

J'ai appris à observer ce qui se passait autour de moi.

À laisser chacun prendre ses marques.

Alors j'attendais simplement.

Je regardais les adultes s'installer.

Je regardais les places se remplir.

Je regardais la salle prendre vie.

Pendant ce temps-là, certaines personnes me regardaient.

Je sentais bien qu'elles se demandaient ce que je faisais là seule, comme si l'essence même du comité de vie s'était volatilisé fracturer.

J'attendais.

Comme papa me l'avait appris.

Le temps passait.

Et je laissais chacun comprendre la situation à son rythme.

Puis un léger malaise a commencé à apparaître.

Comme si quelque chose manquait.

Comme si personne ne savait vraiment où me positionner.

Alors Éric a fini par regarder autour de lui.

Puis il a dit :

— On va peut-être lui porter une chaise quand même.

Une dame s'est alors levée.

Elle est allée chercher une chaise.

Puis elle me l'a apportée.

Je l'ai remerciée.

Et je me suis assise.

À cet instant, j'ai senti la peur monter.

Pas parce que je ne savais pas quoi faire.

Mais parce que, pour la première fois, papa n'était pas là.

Pour la première fois, j'allais devoir vivre une réunion seule.

Assise au milieu des adultes.

Une fois assise, la réunion a commencé.

Éric a pris la parole.

Ila présenté les problématiques de la commune.

Puis les discussions ont commencé.

Chacun donnait son avis.

Chacun exposait son point de vue.

Chacun proposait ses idées.

Moi, je restais silencieuse.

Comme toujours.

J'écoutais.

J'observais.

Et j'attendais.

J'ai laissé les autres parler.

J'ai laissé chacun aller au bout de sa pensée.

J'ai écoutée avant de répondre.

Et j'attendais que tout le monde soit passé.

Un par un.

Sans interrompre personne.

Sans chercher à prendre la parole avant mon tour.

Je regardais les échanges.

J'écoutais les arguments.

J'observais les réactions.

Et ayant compris ce qui préoccupait les habitants et les élus.

Lorsque tout le monde eut terminé, le silence s'est installé.

Et j'ai attendu de savoir si quelqu'un allait encore intervenir pour ne pas être irrespectueuse....

Une fois assise, la réunion a commencé.

Éric a présenté les problématiques de la commune.

Alors qu'Éric terminait sa présentation, la porte s'ouvrit de nouveau.

Je tournai la tête.

Quelqu'un venait d'arriver.

C'était Chérif.

En retard.

Je ne m'attendais pas à le voir.

Il entra tranquillement dans la salle.

Son pas était rapide.

Il traversa la pièce sûrement.

Puis il posa sa veste sur une chaise.

Il regarda autour de lui.

Comme pour prendre d'un semblant connaissance de l'ensemble des personnes présentes masqué sur une couche réelle de qui de trouve ou.

Puis il salua l'assemblée.

— Bonjour.

J'étais déjà dans l'appréhension.

Je le connaissais.

Et lui me connaissait aussi.

Puis son regard parcourut la salle.

Avant de s'arrêter sur moi.

Net.

— Oh, Zenati, t'es là toi ?

Je me souviens encore de son ton.

Je me souviens surtout de son regard.

À cet instant précis, j'ai compris qu'il m'avait reconnue.

Et je me suis immédiatement dit :

« Ça y est. Il va encore m'embêter. »

J'étais déjà un peu inquiète.

Mais à partir de ce moment-là, la peur a commencé à s'installer.

Puis il tira une chaise.

Et s'assit juste en face de moi.

Lorsque je compris qu'il allait rester là pendant toute la réunion, la peur grandit encore davantage.

Chaque fois que je relevais les yeux, je le voyais.

Et chaque fois que je le voyais, je me souvenais exactement pourquoi je n'avais pas envie de le retrouver dans cette salle.

Une dame était assise à ma droite.

J'ai toujours eu le sentiment qu'elle avait remarqué quelque chose.

Peut-être mon malaise.

Peut-être mon regard fuyant de la petite enfant que j'étais.

Peut-être la tension qui venait de s'installer.

Je ne sais pas exactement ce qu'elle avait compris.

Mais j'ai toujours est il que, j'ai l'impression que le sentiment était qu'elle avait vu qu'il existait un problème entre lui et moi.

Pourtant, elle ne dit rien. Mais elle le gênait car elle jetait de temps à autre des regards vers lui et visiblement cela m'était chérif mal à l'aise malgré tout chaque fois qu'elle jetait un regard sur lui, sa jambe se mettait à s'accélérer plus rapidement.

Et puis même elle aussi avait l'air étonné de sa présence au sein du comité.

Même dans sa démarche il se comporte comme quelqu'un qui connaissait parfaitement les lieux alors qu'il n'avait jamais été présent. Mais maman ne l'apprécie pas beaucoup, et encore moins papa.

Dans son attitude il était pour le moins que je puisse dire surprenant comme quelqu'un qui savait déjà où il allait.

Il avançait comme s'il voulait que tout le monde remarque sa présence.

Comme s'il disait sans parler :

« Je suis là. »

Il traversa la pièce sans hésiter.

Puis posa sa veste sur une chaise.

Puis salua les personnes présentes.

— Bonjour.

Puis les discussions ont commencé.

Chacun donnait son avis.

Chacun proposait ses idées.

Comme toujours, je restais silencieuse.

J'écoutais.

J'observais.

Et j'attendais.

Papa m'avait appris à laisser chacun aller au bout de sa pensée avant d'intervenir.

Alors j'attendais que tout le monde soit passé.

Un par un.

Sans interrompre personne.

J'ai levé la main.

Puis j'ai pris la parole.

— Éric, tout ce que vous essayez de mettre en place, c'est absolument n'importe quoi.

J'ai marqué une pause.

Puis j'ai ajouté :

— Désolée, mais je ne peux pas vous laisser lancer ce projet tel quel.

La salle est devenue silencieuse.

Éric m'a regardée.

Puis il a souri.

Un sourire que je n'oublierai jamais.

Et il m'a répondu :

— Comment ça ?

Alors j'ai commencé à expliquer.

La discussion a duré un moment.

Puis, lorsqu'il n'y eut plus personne pour prendre la parole, Éric regarda l'assemblée et demanda :

— Bon, pas plus ?

Personne ne répondit.

Alors il poursuivit :

— On peut donc passer à la suite.

C'est à ce moment-là que j'ai levé la main.

Puis j'ai pris la parole.

— Éric, tout ce que vous essayez de mettre en place, c'est absolument n'importe quoi.

J'ai marqué une pause.

Puis j'ai ajouté :

— Désolée, mais je ne peux pas vous laisser lancer ce projet tel quel.

La salle est devenue silencieuse.

Éric m'a regardée.

Puis il a souri.

Un sourire que je n'oublierai jamais.

Et il m'a répondu :

— Comment ça ?

Alors j'ai commencé à expliquer.

Je lui ai parlé de la fondation de la commune.

Je lui ai expliqué que les actions envisagées n'étaient pas prioritaires.

Que l'ordre de construction me semblait inversé.

Que l'on cherchait à bâtir avant de sécuriser les bases.

Au début, j'essayais simplement d'exposer mon raisonnement.

Mais très vite, les réactions sont arrivées.

Certaines personnes riaient.

D'autres semblaient agacées.

Puis les interruptions ont commencé.

J'essayais de poursuivre.

J'essayais d'expliquer.

Mais je n'arrivais plus à aller au bout de mes phrases.

Plus je parlais, plus la tension augmentait.

Je sentais tous les regards tournés vers moi.

J'avais huit ans.

J'étais seule.

Entourée d'adultes.

Mon cœur battait très fort.

Je tremblais.

Et cela se voyait.

Alors que les échanges devenaient de plus en plus difficiles, j'ai cessé de regarder la personne qui me coupait sans arrêt.

J'ai laissé mon regard parcourir la salle.

Je cherchais une solution.

Mon objectif n'était pas de me disputer.

Mon objectif était de démontrer.

C'est alors que mon regard s'est posé sur Éric.

Il était loin de moi, de l'autre côté de cette grande table autour de laquelle étaient installées de nombreuses personnes.

Je distinguais son matériel de travail.

Son agenda.

Ses notes.

Ses documents.

Et son stylo à plume noir qu'il utilisait régulièrement.

À cet instant, une idée m'est venue.

Puisque je n'arrivais plus à parler correctement.

Puisque les interruptions m'empêchaient d'aller jusqu'au bout de ma démonstration.

J'allais écrire.

La plume allait poursuivre là où ma voix ne parvenait plus à avancer.

Je tremblais.

Et cela se voyait.

Alors que les échanges devenaient de plus en plus difficiles, j'ai cessé de regarder la personne qui me coupait sans arrêt.

J'ai laissé mon regard parcourir la salle.

Je cherchais une solution.

Mon objectif n'était pas de me disputer.

Mon objectif était de démontrer.

J'avais attendu mon tour.

J'avais respecté les adultes.

J'avais essayé d'expliquer.

Mais je n'arrivais plus à aller jusqu'au bout de mon raisonnement.

Alors je cherchais un moyen de poursuivre autrement.

Mon regard parcourut cette immense table.

Puis il s'arrêta sur Éric.

Il était loin de moi.

De l'autre côté de la salle.

Je distinguais néanmoins son matériel de travail.

Son agenda.

Ses notes.

Ses documents.

Ses Post-it.

Et surtout son stylo à plume noir.

À cet instant, une idée me traversa l'esprit.

Puisque ma voix n'arrivait plus à avancer.

Puisque les interruptions m'empêchaient de terminer mes démonstrations.

J'allais écrire.

L'écriture ne pouvait pas être interrompue.

L'écriture pouvait aller jusqu'au bout.

Alors je demandai une feuille et un stylo.

Éric ouvrit calmement son porte-documents.

Puis il me tendit une feuille verte à réglures linéaires.

La feuille remise.

Le stylo remis.

Et je commençai à écrire.

Immédiatement, tout redevint plus simple.

La peur était toujours là.

Les regards étaient toujours là.

La pression aussi.

Mais désormais, je pouvais construire ma démonstration sans être interrompue.

Je commençai alors par le risque le plus critique.

L'insalubrité.

Puis j'organisai les priorités.

Une par une.

Dans l'ordre.

Du plus dangereux au moins dangereux.

Du plus urgent au moins urgent.

Je structurai les actions.

Je hiérarchisai les problèmes.

Je construisis une trajectoire.

Puis je poursuivis.

Les habitants.

Les enfants.

Les familles.

Les activités.

Les associations.

Les quartiers.

Les personnes âgées.

Les commerces.

Les infrastructures.

Chaque élément trouvait sa place.

Chaque action trouvait son ordre.

Chaque priorité trouvait sa logique.

Une fois terminé, je relus l'ensemble.

Puis j'ai remis la feuille au maire de ma commune .

La salle était devenue silencieuse.

Je ne savais pas ce qui allait suivre.

Je ne savais pas ce qu'il allait penser.

Je ne savais pas ce qu'il allait répondre.

Alors j'attendis.

Simplement.

Comme papa me l'avait appris.

Pendant ce temps une question que je ne pouvais pas m'empêcher d'essayer de résoudre sur cet élue

Ce qui me perturbait le plus, ce n'était pas seulement sa présence.

C'était l'incompréhension.

Dans mon esprit d'enfant, quelque chose ne faisait pas sens.

Au quartier, je gardais le souvenir de quelqu'un qui me rejetait.

Quelqu'un dont les paroles me blessaient.

Quelqu'un qui me renvoyait régulièrement l'idée que je n'étais pas à ma place.

Et pourtant, ce même homme se trouvait aujourd'hui dans cette salle.

Assis parmi les adultes.

Participant aux discussions de la commune.

À huit ans, je ne comprenais pas ce décalage.

Je me souviens m'être posé une question toute simple :

Comment pouvait-on vouloir participer à la construction d'une ville lorsque l'on rejetait déjà certains de ses habitants ?

Je n'avais pas la réponse.

J'étais une enfant.

Mais cette question resta longtemps dans mon esprit.

Ce qui me troublait le plus, ce n'était pas seulement sa présence.

C'était l'incompréhension.

Je le regardais assis dans cette salle.

Participant aux discussions.

Participant à la vie de la commune.

Participant à la construction de projets destinés aux habitants.

Et je n'arrivais pas à comprendre.

Parce que dans mon souvenir, ce même homme m'avait souvent renvoyé autre chose.

Alors, dans ma tête d'enfant, une question revenait sans cesse.

Comment pouvait-on vouloir construire ensemble lorsque l'on passait son temps à rabaisser certains habitants ?

Comment pouvait-on participer à la vie de la commune tout en rejetant ceux qui la composaient ?

Je n'avais que huit ans.

Je ne connaissais pas encore les grands mots.

Je ne connaissais pas encore les débats des adultes.

Mais une chose me semblait déjà évidente.

Une commune se construit.

Elle ne se détruit pas.

Elle rassemble.

Elle ne divise pas.

Et c'est probablement non seulement cette contradiction qui me troublait le plus ce jour-là, mais surtout

Dans mon esprit d'enfant, cela n'avait aucun sens.

Depuis longtemps, ses paroles me semblaient en contradiction avec ce que l'on m'avait appris à la maison.

On m'avait appris le respect.

On m'avait appris que l'on pouvait être en désaccord sans humilier l'autre.

On m'avait appris que la parole devait servir à construire.

Pas à rabaisser.

Alors je ne comprenais pas.

Je ne comprenais pas comment des propos qui me blessaient pouvaient coexister avec une volonté affichée de participer à la construction de la commune.

Je ne comprenais pas comment on pouvait vouloir servir l'intérêt collectif tout en rejetant certaines personnes.

À huit ans, je n'avais pas les mots pour expliquer cela.

Mais je ressentais déjà qu'il existait un écart entre les valeurs que l'on m'avait transmises et certains comportements que j'observais autour de moi.

C'est cet écart qui me troublait profondément.

À cet instant, quelque chose changea en moi.

L'appréhension devient peur.

Puis alors lorsque justement Chérif s'était installé ces questions revenaient sans cesse .

Il était juste en face de moi.

Et lorsque je compris qu'il allait rester là pendant toute la réunion, la peur s'installa définitivement.

Chaque fois que je relevais les yeux, je le voyais.

Et chaque fois que je le voyais, je me souvenais exactement pourquoi je n'avais pas envie de le retrouver dans cette salle.

Mais j'attendais le verdict du Maire .

Puis il releva lentement les yeux.

Et me regarda.

Longuement.

Très longuement.

Puis il me dit simplement :

— Merci.

Je restai silencieuse.

Mais au fond de moi, je savais déjà ce que cela signifiait.

Pendant des années, Papa avait accompagné cette trajectoire, alors j'avais eu le temps d'observer.

Il avait conseillé.

Corrigé.

Recadré.

Construit.

Et moi, j'avais choisi de poursuivre.

Ce jour-là on pourrait très bien dire

J'avais simplement regardé la situation.

Hierarchisé les priorités.

Construit une trajectoire.

Puis transmis ce que je considérais être l'ordre logique des actions à engager.

Le reste ne m'appartenait plus.

Il ne restait plus qu'à appliquer.

À cet instant, je savais que j'avais accompli ce que j'étais venue faire.

La réunion prit fin.

Puis quelqu'un proposa de prendre un verre et de manger ensemble.

Mais je ne restai pas.

Je partis immédiatement.

Je quittai la salle.

Puis je rentrai à la maison en courant.

Je ne voulais voir personne.

Je ne voulais parler à personne.

Je montai directement dans ma chambre.

Puis je m'enfermai.

Je me souviens encore de la colère.

De la peur.

Et des larmes.

Tout se mélangeait.

Je pleurais.

Je criais.

J'étais rouge de colère.

Quelques instants plus tard, maman vint frapper à la porte.

— Monia ?

Je ne répondis pas.

Alors elle frappa de nouveau.

— Monia, ouvre-moi.

— Laisse-moi tranquille !

Puis encore une fois :

— Monia...

— Laissez-moi tranquille !

Je hurlais.

Je pleurais.

Je ne voulais voir personne.

Mais maman insista.

Encore.

Et encore.

Puis elle finit par me dire :

— J'ai besoin de savoir ce qui s'est passé.

Alors tout explosa.

J'ai dit que c'était des menteurs.

Tous les deux.

Puis je racontai.

La réunion.

La peur.

Chérif.

Son regard.

Tout.

Maman m'écouta.

Puis son visage changea.

Elle me regarda.

Et me demanda :

— Il ne t'avait pas prévenue ?

Je secouai la tête.

Alors sa colère explosa à son tour.

Je l'entendis appeler papa.

Je l'entendis lui reprocher la situation.

Je me souviens encore de sa voix.

— Mais ce n'est pas vrai !

Papa était dans le salon.

À mi-chemin du couloir.

Puis il apparut.

Et lorsque je le vis, toute ma colère revint d'un seul coup.

Je me mis à lui crier dessus.

Je lui en voulais.

Je lui reprochais de ne pas m'avoir prévenue que chérif était là.

Puis, sans répondre immédiatement, il s'approcha.

Et soudain, il s'agenouilla devant moi.

Il posa fermement ses mains sur mes bras.

Puis il me regarda droit dans les yeux.

Et il me dit :

— Ma fille...

— Est-ce que papa t'a déjà menti ?

— Ma fille...

— Est-ce que papa t'a déjà menti ?

Je restai silencieuse.

Les larmes continuaient de couler.

J'étais encore en colère.

Encore blessée.

Encore terrifiée par ce que je venais de vivre.

Mais je le regardais.

Alors il reprit :

— Papa n'aime pas le mensonge.

— Tu le sais.

— Tu l'as toujours vu.

Ses mains restaient fermement posées sur mes bras.

Non pour me faire mal.

Mais pour être certain que je l'écoute.

Que je comprenne ce qu'il essayait de me dire.

Puis il poursuivit :

— On ne se cache rien.

— Jamais.

— On se dit les choses.

— Même lorsqu'elles font mal.

Sa voix était calme.

Mais je sentais qu'il était profondément affecté.

Puis il me regarda droit dans les yeux.

Comme il le faisait lorsqu'il voulait que je comprenne quelque chose d'important.

Et il me dit :

— Je te donne ma parole que je ne savais pas.

— Si j'avais su, que Chérif était là, je t'aurais même pas laissé participer à la commission de la commune. Je sais qu'il t'as embêté.

— Je ne t'aurais jamais envoyée là-bas.

Je continuais à le regarder.

Je cherchais le moindre signe de mensonge.

Le moindre doute.

La moindre hésitation.

Mais il n'y en avait pas. Comme le font les enfants lorsqu'il y a un malentendu.

Alors, peu à peu, ma colère commença à retomber.

Parce qu'au fond de moi, je savais une chose.

Sur et certain, mon père ne mentait jamais. Et lorsqu'il donnait sa parole, elle avait plus de valeur que n'importe quel contrat.

À cet instant, je compris qu'il disait la vérité.

Et pour la première fois depuis mon retour, je me sens à nouveau en sécurité.

Je ne retournai pas à la réunion suivante.

Ma décision était prise.

Pour moi, la mission était terminée.

J'avais transmis ce que j'avais à transmettre.

Je n'avais aucune raison de revenir.

Surtout si cela signifiait être de nouveau confrontée à Chérif.

Puis, un soir de commissions, quelqu'un frappa à la porte.

Je me souviens encore de l'heure.

Il était environ 20 h 20.

C'était Éric.

Il souhaitait comprendre.

Et surtout, il souhaitait que je reste intégrer à la commission.

La discussion fut courte.

Très courte.

Je me souviens qu'il repartit vers 20 h 31.

Je me souviens encore de l'heure où je suis sorti de la chambre où je suis arrivée devant le maire.

Papa le fit entrer.

La discussion commença.

essayait de me convaincre de revenir et que si j'ai bien compris ce jour-là j'avais ma place de citoyenne.

Qu'il souhaitait que je poursuive.

Mais papa reste ferme.

Très ferme.

Puis il lui dit :

— C'est catégorique.

— Tu as vu dans quel état est revenue ma fille ?

— Toi non.

— Moi oui.

Le ton était calme.

Mais la décision était prise.

Papa ne reviendrait pas dessus.

Je restais dans le couloir.

J'écoutais.

Mais ma décision ne changea pas.

Dans mon esprit, tout était déjà clair.

J'avais accompli ce que j'étais venue faire.

J'avais transmis mon analyse.

J'avais présenté une trajectoire.

Le reste ne dépendait plus de moi.

Je refusai donc de revenir.

Pour moi, ce n'était pas un refus contre lui.

Ce n'était pas un refus contre la commune.

Ce n'était pas un refus contre le projet.

J'avais simplement atteint ma limite.

La mission était accomplie.

Et je n'étais pas prête à revivre ce que j'avais vécu face à Chérif.

Alors je lui ai dit :

— Pardon.

— Mais je ne peux

Je regardai Éric.

Il semblait surpris.

Presque gêné.

Je ne m'attendais pas à voir cette expression sur son visage.

Pendant quelques secondes, il resta silencieux.

Comme s'il comprenait enfin ce qui s'était réellement passé.

Mais ma décision ne changea pas.

Je ne reviendrais pas.

Pour moi, la question était réglée.

Les années ont passé.

Et lorsque je repense à cette soirée, un élément continue encore de m'interroger.

Dans mon esprit, le problème n'avait jamais été la commission.

Ni la commune.

Ni même le projet.

Le problème avait toujours été ce que j'avais vécu face à certaines attitudes que je considérais incompatibles avec ce que l'on prétendait construire collectivement.

À l'époque, je ne comprenais pas pourquoi cette contradiction semblait si peu visible aux yeux des adultes.

C'est probablement ce qui m'a le plus marquée.

Je regardai le maire pour la dernière fois.

Une chose est certaine je n'étais pas déçue parce que j'avais échoué.

Mais parce que j'avais accompli ce que j'étais venue faire.

J'avais transmis ce que je considérais essentiel.

J'avais proposé une trajectoire.

J'avais tenu ma place.

Alors Éric finit par se lever.

Quelques instants plus tard, j'entendis la porte se refermer.

Puis le bruit du moteur.

Je restai immobile.

À écouter.

Le véhicule démarra.

Puis s'éloigna lentement.

Le bruit devient de plus en plus faible.

De plus en plus lointain.

Jusqu'à disparaître complètement.

Alors seulement, tout était terminé.

La mission.

La peur.

La colère.

Les doutes.

Tout cela appartient désormais au passé.

Je pouvais tourner la page.

Et avancer.

Pendant des années, ces souvenirs sont restés silencieux.

Ils n'étaient ni oubliés ni perdus.

Ils attendaient simplement le bon moment pour être racontés.

La Fille des Archives est le premier témoignage autobiographique de Zenati Monia Natathia.

Un retour aux origines.

À l'enfance.

Aux regards.

Aux choix qui construisent une vie.

Collection autobiographique Zenati Monia Natathia

La Traversée Du coq à l'âne, il y a la prétendue Bourrique
Zenati Monia Natathia

Autobiographie n°1
– Les années d'observation

Première édition – 2026

ISBN : 979-10-984020-1-2

LA TRAVERSÉE

AUTOBIOGRAPHIE N°1

DU COQ À L'ÂNE IL Y A LA TRAVERSÉE DE LA PRÉTENDUE BOURRIQUE.

À la croisée des regards du monde, une petite fille apprend, très tôt, à lire entre les lignes : entre les mots et les silences, les discours et les blessures, les familles et les pouvoirs.

Saisie à travers les fragments d'hier et d'aujourd'hui, *La Traversée* raconte une vie : la sienne, humaine.

Son geste consiste moins à partager qu'à relier le réel, à comprendre avant de juger, et à révéler ces responsabilités et ces fidélités invisibles qui construisent chaque destin.

Mais derrière les institutions et les apparences se cachent toujours des choix, des convictions et des blessures personnelles.

À travers les épreuves et les alliances, les espoirs et les désillusions, ce parcours rappelle combien la vérité à un coût, et combien notre fidélité à l'humain reste la boussole essentielle.

Ce livre n'est pas l'histoire d'une enfant, c'est une traversée.

C'est l'histoire d'une petite fille qui regardait les promesses avant les discours. Une histoire de transmissions, de famille, de choix et de regard porté sur le monde.



ZENATI MONIA NATATHIA
AUTOBIOGRAPHIE N°1



979-10-984020-1-2



9 791098 402012

